

*Le plus fort tirage des illustrés du Monde*

3<sup>e</sup> Année - N° 87

1 FR. 50 - TOUS LES JEUDIS - 16 PAGES

26 Juin 1930

# DÉTECTIVE

*Le grand hebdomadaire des faits-divers*

## Une nuit de Paris



**Un homme s'est jeté dans la Seine. Son corps a été retrouvé...  
Fait-divers en deux lignes dans les journaux du lendemain. De  
combien d'autres petits drames de ce genre sont faites les nuits  
de Paris où "il ne s'est rien passé".**

**(Lire, pages 8 et 9, le reportage de Paul Bringuier.)**



# LA LANTERNE SOURDE



## Le début d'une utile réforme

Un communiqué du ministère des Colonies annonçait récemment une modification importante du régime administratif de la Guyane : une province de cette colonie doit constituer désormais un Etat indépendant pourvu d'une personnalité distincte.

Cette mesure qui paraît à première vue fort éloignée de nos préoccupations habituelles nous touche au contraire grandement, en ce qu'elle paraît être le signe d'une politique nouvelle, et en ce qu'elle est le premier pas vers une réforme complète de la Guyane.

Les campagnes de nos éminents collaborateurs, Albert Londres, Louis Roubaud, commencent à produire leurs effets. Sans doute, pouvait-on demeurer sceptique ; le cri d'alarme avait été jeté, en haut-lieu on avait fait espérer une cessation temporaire des convois de forçats ; et puis les belles promesses s'étaient révélées vaines, le *La Martinière* avait effectué ses voyages, et l'on finissait par croire qu'après le sursaut d'émotion causé par les enquêtes émouvantes, généreuses, d'hommes de cœur et de talent, le régime maudit continuerait vaillamment, sans amélioration, et sans que rien ne subsistât de l'effort courageux qui avait été tenté.

Et voici qu'apparaît maintenant le timide essai administratif qui peut être le commencement de la bienfaisante réforme.

La Guyane ne sera plus exclusivement la colonie du malheur et du crime. L'immense territoire qui, hier encore, était synonyme d'horreur, deviendra, en partie du moins, une terre riche, rationnellement exploitée, féconde, propre aux initiatives de travail, de hardiesse saine, encouragées par un rendement fructueux.

Et ce but de travail et de richesse était justement celui qu'avaient eu en vue les auteurs du régime de la transportation.

Vaineté d'un tel espoir ! Quand on relit les études préparatoires de la loi de 1854 qui institua l'envoi aux colonies des condamnés aux travaux forcés, les débats parlementaires qui précédèrent le vote de la loi ; quand on songe aux espérances qui animaient alors des hommes profondément écœurés par les bagnes continentaux, et quand, en regard de cette évocation, on fait le bilan du régime de la transportation, on ne peut s'empêcher d'éprouver un immense découragement.

Et cependant le départ pour la colonie des condamnés, frappés d'une peine terrible, devait être, et pour l'homme, et pour la terre qui l'accueillait, la cause d'une amélioration certaine. On connaît le résultat : le rendement économique a été nul ; quant à l'homme, s'il n'était pas corrompu à son départ, il l'est devenu bien vite dans le milieu où il a été placé.

Le régime de la transportation est donc définitivement condamné.

L'Angleterre, qui la première eut l'idée au dix-huitième siècle, abandonna sans tarder le régime des convicts ; la France, qui pendant quatre-vingts ans en a fait l'expérience, se doit, elle aussi, de ne pas

## RETENEZ chez votre marchand notre numéro spécial : Quand les clans jugent...

La loi du Talion  
La loi de Lynch  
La loi des Gangmen  
La loi du Milieu

poursuivre plus longtemps son erreur.

Les pouvoirs publics paraissent décidés à le comprendre. La réorganisation administrative, qui va être le signal de l'essor économique nouveau d'une région fertile, mais mal exploitée, n'est qu'un commencement. Toute la terre guyanaise doit être libérée de l'opprobre jeté sur elle et, à l'exemple des grandes nations, sans qu'on veuille faire revivre les bagnes odieux de Rochefort et de Brest ou de Toulon, on aménagera en France les prisons sévères, où des hommes, égarés par le crime, pourront expier et s'amender, sans être voués à l'inévitable déchéance.

### Résignation

La vie douloureuse de Mme Verduyn, meurtrière de son mari, était évoquée samedi dernier devant la cour d'assises de la Seine. Avant la plaidoirie de M<sup>e</sup> Maurice Garçon, si remarquable par son émouvante et pathétique sobriété et qui devait entraîner un rapide verdict d'acquiescement, le président Fredin avait interrogé cette femme douloureuse, abandonnée par son mari et pour qui ces dernières années avaient été un calvaire.

Cruel, sans le vouloir, le président des Assises avait prononcé une parole imprudente et grave : — « C'est le lot des femmes d'un certain âge que d'être résignées à l'abandon... »

Le mot fut relevé par le défenseur ; il était sans doute vrai, mais il eût mieux valu, peut-être, qu'il ne fût pas dit par un magistrat.

## SOMMAIRE du N° 87

Pages 3, 4 et 5 :

**ENFANTS DU MALHEUR (III)**  
par Henri Danjou.

Page 6 :

**FAITS DIVERS**  
**Drames passionnels et drames de l'alcoolisme**  
par Marius Larique.

Page 7 :

**LA BALLE DE PLOMB**  
par Pierre Rocher.

Pages 8 et 9 :

**UNE NUIT DE PARIS**  
par Paul Bringuier.

Page 10 :

**GRANDS PROCÈS**  
par Jean Morières.

Page 11 :

**LA SCIENCE  
CONTRE LE CRIME (XX)**  
par Edmond Locard.

Pages 12 et 13 :

**LA VENGEANCE  
DE LA FRANCHICHA**  
par M. Lecoq.

Page 14 :

**LA VIE  
DE PIERRE-LOUIS FORT  
gendarme, homme de confiance et assassin**  
par J. Lucas-Dubreton.

### Les drames poignants du contre-espionnage

Avez-vous lu l'histoire de ce Joseph Crozier et de son équipe extraordinaire d'hommes et de femmes qui, pendant toute la guerre, ont surveillé pour le compte de la France le blocus économique de l'Allemagne ? Jamais on n'avait raconté rien de pareil. C'est du roman vécu mais d'une qualité supérieure. Ils étaient trois hommes, trois femmes, courageuses, endiablées et très belles, et un religieux, le plus fanatique de la bande. Ils ont rendu à l'Entente des services inouïs, ont circulé en Allemagne, pénétré à la fin de la guerre dans le comité révolutionnaire allemand et renseigné Clemenceau. Ils ont failli sauver Miss Cawell ; seul le concours des Autorités britanniques leur a manqué pour réaliser cet exploit. Et, comme des gens pareils on les renie s'ils échouent, et qu'ils n'avaient envie ni d'échouer, ni de se faire fusiller, ils se chargeaient eux-mêmes de faire passer vivement de vie à trépas et sans laisser de traces les indiscrets qui s'avisent de les serrer de trop près et qui auraient pu découvrir leur jeu. « *En mission chez l'Ennemi* » (1) est le livre le plus curieux, le plus fantastique qui ait paru depuis longtemps.

(1) *En mission chez l'Ennemi*, 1 vol. 15 francs. — Alexis Redier, édit., 11, rue de Sévres, VI<sup>e</sup>.



### Générosité

Verduyn, la victime, avait été longtemps le chauffeur personnel de M. François Coly.

Et comme ce dernier avait été enchanté de ses services, il lui donna, quand Verduyn le quitta, une gratification de 50.000 fr. !

Cette petite fortune pouvait assurer la tranquillité du ménage, pour les mauvais jours...

Mais le chauffeur avait commencé à la dilapider avec ses maîtresses successives et fréquemment renouvelées ; sa mort aura sauvé quelques bribes du somptueux cadeau.



### La fin d'un homme

L'incinération de M. L.-L. Klotz, l'ancien ministre des finances, le condamné d'hier, fut une cérémonie poignante...

Quelques rares amis, le collaborateur d'autrefois, et qui le resta, aux heures de détresse, M<sup>e</sup> Pierre Lœwel, un grand talent et un grand cœur, M<sup>e</sup> Henri Torrès, qui défendit magnifiquement M. Klotz l'an dernier, devant la 11<sup>e</sup> chambre, d'humbles habitants de la Somme, ses anciens électeurs... c'était tout !

Mais il y avait parmi les rares assistants tant d'émotion et de pitié douloureuse que l'on avait l'impression que l'homme déchu, dont se consumaient les restes, se relevait en quelque sorte, par la qualité de ceux qui, pour la dernière fois, s'étaient groupés autour de lui.

### PASSE-PARTOUT

Voir page 15 :

Une bibliothèque complète en 100 volumes reliés.

**DÉTECTIVE**

RÉDACTION  
ADMINISTRATION  
35, Rue Madame  
PARIS - VI<sup>e</sup>  
Téléphone : LITRÉ. 32-11

**GEORGE - KESSEL**  
Directeur  
Rédacteur en Chef

**Marcel MONTARRON**  
Secrétaire général

**DÉTECTIVE**

ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
France et Colonies.....	55.»	28.»
Étranger		
Tarif A.....	72.»	37.»
Étranger		
Tarif B.....	82.»	43.»

Compte Chèque Postal  
n° 1298-37



# ENFANTS DU MALHEUR

## III. Belle-Ile-en-Mer, l'île des évasions impossibles

J'e profitai de ce qu'une des barques de la colonie avait accosté à Quiberon pour m'en retourner avec elle à Belle-Ile-en-Mer. Le « Capitaine Aubé » — c'était le nom de la barque — était parti à l'aube, mais il devait être rentré au port avant la soupe de midi. Cela faisait mon affaire. J'attendis donc que les colons eussent chargé les provisions qu'ils étaient venus chercher et je m'assis au milieu d'eux...

Belle-Ile, recouverte par un brouillard gris, n'était visible que pour des yeux exercés. Mais ce n'était pas de ce côté que les colons se tournaient. A quelques mètres de leur barqué, s'ouvraient les routes du continent... Aux fenêtres des auberges se montraient de gaillardes servantes... C'était ce qu'ils regardaient, tandis qu'ils restaient figés sur leur banc, ainsi que le maître d'équipage leur en avait donné l'ordre...

Nous embarquâmes... La traversée de Quiberon à Belle-Ile peut s'effectuer en une heure, mais la manœuvre prit plus de temps ce matin-là, car la mer était mauvaise. Pourtant les enfants du malheur firent de leur mieux, car ils tenaient à montrer que, bien que mauvais garçons, ils étaient courageux et capables de rivaliser avec n'importe quels matelots...

Tandis que nous allions, secoués par les paquets de mer, battus par la pluie, qui, sur cette partie de l'Océan tombe six mois sur douze, le maître d'équipage me racontait la triste histoire des deux derniers évadés...

— Ils ont volé une barque dans le port. Et ils sont partis, sans vivres...

— En face de Belle-Ile, il y a le continent et de l'autre côté, la mer, et au bout de la mer, les Amériques... Ils ont choisi la direction de l'Amérique et huit jours plus tard, on a retrouvé leur barque sur les brisants de l'île de Hoëdic. Les deux évadés n'y étaient plus...

— Morts ?...  
Il y eut un silence pendant lequel il me sembla que les colons cinglaient l'eau avec plus de force...

— Pourquoi ne s'étaient-ils pas dirigés vers le continent ? dis-je.

— Oh, grogna le maître d'équipage. A Lorient ? C'est un port. A Quiberon ? Le seul passage qui relie la presqu'île au continent est gardé par les gendarmes. Les colons n'ont pas d'argent, ils sont reconnaissables à leurs vêtements et ils portent presque tous leur nom sur la poitrine...

Je regardai les colons. Sous leur chemise entr'ouverte, au-dessous du cœur, se lisait, en effet, comme à Bysses, leur nom, tatoué : *Pas de chance ou Enfant du malheur*.

— Belle-Ile, reprit le maître d'équipage, c'est l'île des évasions impossibles !...

Il me délaissa pour donner toute son attention à la manœuvre. Je m'occupai des matelots ; chaque fois qu'ils se reposaient, j'essayais de les interroger. Ils ne se firent pas prier.

Un grand garçon trapu, qui avait des oreilles plates, étranges, me dit :

— Je suis Parisien. Je n'ai jamais volé. Je travaillais. Le samedi, j'allais m'amuser à la fête. Un jour, je me suis retrouvé sans un sou. J'ai pris le train sans billet, pour la province. On m'a arrêté : mon père m'a repris. J'ai recommencé ; à la troisième fois (c'était à Agen), mon père m'a abandonné à mon sort. Les juges m'ont envoyé à Belle-Ile.

Les juges de Paris auraient certainement été plus indulgents. Ce garçon était de Montmartre. Sa mère était morte pendant la guerre, aussi avait-il été placé chez des paysans par l'Assistance publique, jusqu'à ce que son père le reprît. Il en avait souffert...

Un autre gosse, mais celui-là efflanqué et pustuleux, était le fils d'un fermier de Quimperlé. Il disait :

— J'ai volé cinquante francs dans le portefeuille d'un ouvrier de la ferme. J'ai été acquitté comme ayant agi sans discernement. Mon père n'a pas voulu me reprendre !...

Le troisième rameur, Robert, était un fils d'Édipe. Il racontait, tout rougissant, son passé tourmenté. Son père avait épousé une veuve, après en avoir eu précédemment une fille adultérine. La fille était jolie. Le père s'en était épris. De leur union incestueuse Robert était né !...

Le misérable était mort, ayant payé son tribut à la vengeance divine, par douze années de paralysie. La fille incestueuse était aujourd'hui femme de ménage :

— Mon père était professeur de dessin près de l'Institut, reprit Robert. Quand il mourut, on pensa qu'il laissait 350.000 francs. Chacun voulut être mon tuteur jusqu'au jour où l'on apprit que nos biens avaient été engloutis dans une spéculation malheureuse. Alors ce fut le vide. Ma mère fit un procès aux agents d'affaires, qu'elle accusait d'avoir abusé de la signature de notre père. Elle le perdit. Voilà...

Robert ne s'étendit pas sur l'odyssée aventureuse qu'il avait entreprise au lendemain de la catastrophe. Elle avait bien commencé. N'avait-il pas retiré de la Seine un homme riche qui se noyait et qui devint son protecteur. Hélas, cet homme aima Robert pour des raisons indépendantes de la reconnaissance, peu avouables. Cela finit mal. Robert se laissa entraîner à voler à l'homme riche des objets sans valeur, puis comme il récidiva, l'autre le chassa. Ils se brouillèrent à Toulouse. Robert, abandonné, sans argent, vécut dans les bars de nuit, comme une prostituée. On l'arrêta et comme il avait seize ans, il fut envoyé à Belle-Ile, moins à cause de ses fautes que parce qu'il avait les sourcils rasés et l'apparence d'un inverti...

— J'ai encore cinq ans à tirer ! conclut-il.

Je n'eus pas le temps d'interroger le quatrième rameur. Il me semblait pourtant que des quatre enfants, c'était le plus malheureux. Raymond était issu d'une famille de treize enfants. Son père impliqué dans un meurtre avait été acquitté, mais

Le voilier qui conduit  
les enfants du malheur  
vers le pénitencier de  
Belle-Ile-en-Mer.



deux de ses frères, qu'il aimait tendrement, étaient au bagne, l'un condamné aux travaux forcés, l'autre à quinze ans, pour assassinat. Un autre de ses frères purgeait une peine à la Santé. La plus jeune de ses sœurs avait été envoyée à l'école des arriérés par décision de justice. Il est indispensable d'ajouter que les père et mère de ces enfants du malheur, outre qu'ils fussent cousins-germains, étaient alcooliques ! En regard de cette lourde hérédité, les fautes qu'avait commises Raymond apparaissaient comme des peccadilles. Il avait menacé un homme et avait blessé un enfant, parce qu'ils lui avaient reproché l'infamie de ses frères. Et il disait, s'en prenant au monde méchant :

— Pourquoi me traite-t-on toujours de voleur et d'assassin, alors que je n'ai rien fait de mal !...

Mais j'interrompis Raymond tandis qu'il commençait à évoquer pour moi la *terreur des Quatre-chemins* : celui de ses frères qui, disait-il, « ne doit jamais revenir !... »

Belle-Ile-en-Mer, l'île des rochers et des grottes, surgissait de la brume. J'en voyais le port, où une imposante citadelle couvrait des maisons basses, lustrées par les vents, lavées par la mer... Quelques barques seulement étaient au mouillage, les gros bateaux étaient partis pour la pêche. En quelques coups d'aviron, nous abordâmes, nous rangeant au milieu d'elles...

Comme nous entrions dans le port, je remarquai une longue procession au flanc de la colline. Elle était constituée par des pénitents blancs qui, le dos courbé, s'accrochaient au rocher...

— C'est le peloton des punis, me dit un des matelots, tandis qu'il chargeait sur son dos les agrès du « Capitaine Aubé ».

Je décidai donc de monter à la colonie, par la colline. Une barque m'apporta jusqu'au chemin. Et voici ce que je vis :

Vingt gosses gravissaient un sentier de chèvre, au commandement d'un gardien, qui suivant son humeur, ralentissait ou accélérât leur course. Ils ployaient le dos sous une hotte de sable, attachée par des courroies à leurs épaules.

C'était là le peloton.

Ce qui rendait leur marche exténuante, c'est que le sentier à peine tracé, était coupé en certains endroits par des rochers qu'ils devaient escalader et en d'autres endroits par des fondrières, au-dessus desquelles ils devaient sauter. Ainsi, à chaque instant, les courroies s'enfonçaient-elles dans leurs épaules, tandis que leur charge s'alourdissait.

Leur tâche avait commencé à l'aube ; elle ne devait se terminer qu'à la nuit. Je les regardais manœuvrer. Ils extrayaient le sable d'une petite crique, puis le transportaient à deux cents mètres de là, jusqu'à la colonie, où ils en faisaient des tas. Ainsi fournissaient-ils, à Belle-Ile-en-Mer, le sable qui est nécessaire sur les chemins.

Ce qui frappait, c'était le papillonnement de leurs uniformes, le claquement de leurs sabots, et surtout l'apparence misérable qu'ils avaient avec leurs têtes rasées, leurs yeux tirés, leurs poitrines découvertes... Quelques-uns avaient le visage en sueur et ne s'essuyaient point, laissant l'eau couler sur leur corps... Ils marchaient tête baissée, abrutis d'avantage, semblait-il, par la monotonie de leur châtiement que par sa sévérité... Ces esclaves qu'on eût dit échappés d'un ergastule n'étaient pas enchaînés...

Nul trichage n'était possible ; nulle faiblesse ne paraissait admise. Le peloton devait avancer dans un même mouvement, comme un serpent dont le gardien surveillait interminablement les vingt anneaux. On en voyait qui butaient les uns sur les autres, se relevant sous leur charge, suivant quand même, stimulés par la cadence.

— Une, deux !

Des cris montaient, sans interrompre le rythme de la procession blanche, des menaces...

— Louis, veux-tu faire connaissance avec le pain sec... Georges, je t'apprendrai ce soir à te f... de ma figure... Une, deux, une, deux...

Les enfants avaient surnommé le gardien « Bec-à-Miel » et Bec-à-Miel expliquait doucement, entre deux manœuvres, ce qu'était le peloton des punis.

— C'est la corvée de sable de la colonie... Il faut bien du sable, n'est-ce pas... En Afrique, aux Bat' d'Al', ils en verront d'autres.

J'examinais les enfants du malheur, tandis qu'ils défilaient. L'air de la mer leur fleurissait le teint. On voyait que la plupart d'entre eux ne restaient pas enfermés tout le jour. Néanmoins, comme les irréductibles d'Éysses, ils faisaient penser à de précoces vieillards. Sur dix pupilles, huit étaient marqués par l'hérédité. On m'en montra qui avaient été soignés et guéris des ganglions qu'ils avaient apportés des tandis.

Qu'avaient-ils fait pour mériter la corvée de sable ?

Il y avait deux groupes : les jeûneurs, ceux qui condamnés au pain sec travaillaient sans espoir de pitance, et les autres. Le premier groupe comprenait les évadés, les brutaux, les fortes-têtes. Les évadés ? Ne m'avait-on pas dit que Belle-Ile était aussi la terre des évasions impossibles. Tous ceux que je voyais s'étaient contents de poursuivre la liberté sur la terre ferme.

— Moi, dit l'un, je m'étais toujours bien conduit ; j'étais inscrit au tableau d'honneur, et comme je ne suis pas ici pour un grand crime, j'espérais mériter ma libération provisoire. Un gardien m'a puni de quinze jours de cellule pour avoir « miaulé » à l'atelier. J'avais fait rire les autres ; c'est vrai, mais j'étais si joyeux de mon départ. (Cette punition m'a ôté le droit à la grâce.) Alors j'ai profité d'une corvée aux champs pour m'enfuir. Pendant deux jours, j'ai couru dans l'île, puis des chasseurs m'ont ramené, au bout de leurs fusils...

Celui-là en avait pour soixante jours, dont trente au pain sec. Un autre avait été condamné pour avoir dérobé à l'atelier des clous. On supposait que c'était afin de se forger des armes, soit contre les gardiens, soit en vue d'une évasion possible. Il se défendait d'avoir eu de noirs desseins.

— Pourquoi ai-je pris ça ? Je n'en sais rien. J'ai tout de même écoppé de quarante-cinq jours !

D'autres enfin étaient coupables d'espégleries : celui-ci d'avoir taillé une bande dans un drap de lit ; celui-là d'avoir creusé une inscription dans un mur « Vive les aminches du vieux Port ». Six autres enfin avaient commis le même délit : ils avaient dérobé en classe des livres où ils avaient barbouillé des injures à l'adresse du personnel surveillant et ils se les étaient communiqués, avant de se mettre au lit, au dortoir... Tous les autres étaient en pénitence pour avoir désobéi ou mal répondu aux gardiens...



# ENFANTS D



Les pupilles de Belle-Ile en corvée de linge à bord de l'Arauck.

(Suite de la page 3)

## Le quartier pénitentiaire

IDI sonna... et la soupe. Les punis abandonnèrent leurs sacs et quittèrent la colline, marchant au rythme de la cadence. Je les suivis. Ils marquèrent le pas devant un bâtiment qui avait l'aspect d'un hall, ils attendaient qu'on prononçât leur nom, pour s'engouffrer dans les cellules dont un gardien préalablement ouvrait la porte...

Je garderai toujours du quartier pénitentiaire de Belle-Ile le souvenir suivant. J'avais ouvert un guichet, pour examiner l'attitude d'un prisonnier, lorsqu'après l'avoir vainement cherché, je l'aperçus pelotonné dans une couverture de laine. Visiblement, il était dévoré par la fièvre. L'enfant me prit pour un gardien et implora :

— Monsieur, je voudrais faire le peloton demain matin !

Ce malade réclamait la corvée comme une grâce ! Je n'en compris la raison qu'un peu plus tard, lorsqu'ayant ouvert de nouveau le guichet, j'entendis l'enfant implorer encore :

— Voulez-vous faire ouvrir les vasistas, pour que j'aie un peu d'air. J'étouffe !

Je répétai la supplication au gardien, mais j'eus l'impression que le vasistas ne serait pas ouvert ! D'ailleurs il m'apparut dans tout le bâtiment que si les cellules sont claires, l'atmosphère y est irrespirable. Cette atmosphère est aggravée la nuit, par l'odeur des déjections qui ne sont relevées qu'au matin.

Je m'attardai un moment au quartier pénitentiaire, pendant le repas des détenus. La soupe était apportée à chacun, par un prisonnier que le gardien libérait pour cette corvée.

Le gardien ouvrait les cellules, l'une après l'autre, en faisant chaque fois, un mouvement de recul, très prononcé, analogue à celui qui m'avait frappé au quartier d'Eysses, ceci afin d'éviter les morsures et les coups, puis il les refermait quand le prisonnier, chargé de sa pitance, avait rejoint le fond de sa cellule. Je remarquai que les prisonniers n'étaient pas pourvus de gobelets. Ils buvaient les uns après les autres au tuyau d'un arrosoir, autant que leur gosier pouvait contenir d'eau. La pensée que les individus sains posaient leurs lèvres au même endroit que les tuberculeux et les ganglionnaires me donna un certain malaise, je l'avoue. J'ajoute que le repas de plusieurs des détenus dut être bref, puisqu'on ne leur servit que du pain sec.

Trois détenus m'intéressèrent quand ils me firent le récit de leur passé. L'un qui avait été envoyé à Belle-Ile, pour avoir émis des chèques sans provision, était d'excellente famille et il avait poussé ses études jusqu'au bachot. Il se faisait punir depuis qu'on lui avait refusé la faveur de s'engager. Il coulait à fond, ayant poussé l'inconscience jusqu'à se faire tatouer les yeux. Il ricanaît :

— Cela me fera reconnaître par la police !

Il venait d'apprendre en prison, la mort du seul être qu'il aimait encore : sa mère !

Le second, connu sous le nom de Louissette, était un vagabond d'excellente famille aussi, qui recherché pour plusieurs fugues, avait pensé à se déguiser en femme pour échapper aux poursuites. Il exerçait la fonction de femme de chambre chez un magistrat de province quand on l'arrêta. Encore avait-il été arrêté par sa faute. Ayant écrit deux lettres, l'une à sa fiancée, dans laquelle il dévoilait son adresse et l'autre à sa mère, celle-là sans adresse ; il s'était trompé de lettre. Il racontait plaisamment son travestissement, son odyssée...

— J'avais toute la confiance de la patronne, disait-il.

Le troisième était Polonais. Il s'était engagé dans la marine sous un faux nom, et grâce à de faux papiers, on ne s'en serait jamais aperçu, s'il n'avait avoué sa faute, sous le coup d'une fièvre qui au large des Dardanelles le plongea dans le délire. Un conseil de guerre l'avait acquitté, mais condamné à prendre l'uniforme des enfants du malheur. Plein d'enthousiasme patriotique il suppliait qu'on le laissât s'engager dans la légion étrangère.

## Le quartier des cachots

Il y a deux quartiers pénitentiaires à Belle-Ile. On a vu le premier, le plus convenable. Les prisonniers en principe n'y séjournent que quelques heures par jour, puisqu'ils participent au peloton et aux corvées. Le deuxième quartier est celui des cachots.

On y faisait des réparations et il était vide. Je ne pense pas qu'on l'ait vidé tout exprès, sauf peut-être d'un jeune garçon que l'on avait casé au premier quartier dans un in-pace obscur.

Au quartier des cachots, les caractères les mieux trempés, mollissent et cèdent. Le régime du pain sec y est le plus commun. L'hiver dernier l'eau y

pénétrait et les irréductibles n'avaient d'autre alternative que de s'y laisser mourir ou, s'ils voulaient se réchauffer, de marcher de long en large du réveil au coucher, dans leur tombeau. L'autre année, huit colons y furent enfermés pendant huit mois, à la suite d'une tentative de complot qu'un mouchard dénonça.

Du quartier des cachots nul ne s'évade. Une seule issue paraît ouverte : la cheminée des vasistas. Les malheureux à qui la tentation vient d'y passer s'y déchirent bras et mains, comme sur un bouclier de clous. A ceux qui manifestent une agitation dangereuse, le quartier des cachots réserve un in-pace qui ne s'ouvre jamais et où la nourriture entre par un trou !...

## Les puits des amours

En quittant le quartier des cachots, j'ai pu voir à l'œuvre le directeur de la colonie, M. Bardon. C'est un excellent homme et j'ai eu nettement l'impression qu'il tempère par des mesures bienveillantes la discipline sévère imposée par la routine. C'est lui qui a fait vider les cachots, que son prédécesseur avait emplis et qui les fait réparer. Je crois qu'il n'a pour adversaires que ceux de ses gardiens qui n'ont aucune prédisposition à l'indulgence. Il n'y a pas très longtemps qu'il est à Belle-Ile, mais son action s'y est fait heureusement sentir, par la réorganisation des ateliers, par un accroissement de libérations. J'ai appris par d'autres que par lui qu'il réunit souvent les pupilles et qu'il leur fait comprendre qu'il est plus facile à un enfant du malheur de retrouver leur place parmi les hommes en liberté en se conduisant bien, qu'en risquant des évasions qui leur coûtent la vie. Il leur fait comprendre également qu'il n'a aucune joie à les punir et pour les encourager à la sagesse, il les fait bénéficier chaque fois qu'il le peut de larges sursis. M. Bardon est aidé dans sa tâche par des collaborateurs dévoués, ses adjoints et ses instituteurs, mais par ailleurs sa tâche n'est pas toujours facilitée...

La colonie, très vaste, s'étend sur trois cents hectares. Le vieux quartier constitué par les anciennes dépendances de la citadelle, est habité par les pupilles dont la conduite laisse à désirer. Les autres vivent en état de demi-liberté dans les anciennes terres du général Trochu à Prêt, et ils sont de deux sortes : les ganglionnaires tuberculeux et les



La corderie de Belle-Ile.

Aux environs immédiats de ce trou tout ce qui est défendu se prépare. Voilà pourquoi le territoire du puits est interdit à certains enfants du malheur ! Là, les caïds, appelés à Belle-Ile, les « fadeurs » et qui sont de véritables « terreurs » ayant chacun leurs cadres, leurs soldats, leurs girons, règnent en maître. Ils rendent la justice, ils distribuent le tabac ou les armes — quand ils en ont, ils préparent les évasions, ils examinent la possibilité des émeutes.

— Que préfères-tu de cent francs ou d'une cigarette? ai-je demandé à un colon.

— Une cigarette ! dit-il.

## Les puits de la mort

Ainsi, devisant nous arrivâmes aux cuisines où je me trouvais en face d'un deuxième puits, barricadé comme l'était le puits des amours et non loin duquel j'aperçus deux croix noires, fraîchement peintes, près desquelles était un entourage de tombes.

Sur l'une des croix je lus un prénom : Marcel.

— Un petit tuberculeux ! murmura quelqu'un près de moi. Il s'est éteint comme une lampe, sans souffrir. On l'a enterré dimanche en même temps que l'autre.

— L'autre ?

Le regard de celui qui me tenait ce discours courut de la croix au puits.

— Etienne, dit-il, et il fit un geste qui indiquait clairement que le malheureux avait perdu la raison.

— Il est mort fou ?



Pupilles au travail.

ouvriers agricoles, employés soit dans les ateliers, soit aux champs. Un même régime est appliqué à tous les colons : lever à six heures et demi, travail obligatoire, instruction obligatoire, coucher à huit heures. On leur donne des livres ; on les fait jouer au foot-ball ; ils donnent des concerts dans l'île et y font des promenades en groupe. Certains d'entr'eux font des travaux pour la commune et pour les paysans et l'administration veille à ce qu'ils soient convenablement rémunérés.

Je parcourus les ateliers. Je m'arrêtai dans la grande cour, où les enfants du malheur, divisés en deux fractions sont séparés par une ligne idéale sur laquelle veille un gardien. Cette ligne, ils n'ont pas le droit de la franchir !...

Je n'ai compris les raisons de cette séparation que lorsqu'on m'a raconté l'histoire du puits qui se trouve à l'extrémité de la cour. Ce puits est barricadé, depuis que dans le passé, des pupilles s'y sont jetés. Mais il semble que le sang qui colore encore les pierres y ait fait lever des ferments de révolte et de vice.



La toilette d'un détenu.

— Non, il s'est tué... Il s'est jeté dans le puits. Pourquoi ? Il avait le cafard !...

Mon interlocuteur baissa la voix et poursuivit :

— Il avait peur. De qui ? Des autres.

« Etienne avait un dossier chargé : un délit de vagabondage, à l'origine, un larcin peut-être. Il avait aggravé son cas en s'évadant quatorze fois du pénitencier privé d'Aumale. En arrivant à Belle-Ile, il avait tout de suite été « repéré » par les colons comme vicieux. Ils l'avaient recherché tous lui laissant ni trêve, ni répit, l'empêchant de jouer, l'entraînant de force derrière le puits des amours... »

« Etienne avait été chargé de la cuisine. C'est un poste d'observation où sont généralement placés les jeunes colons, ceux dont on examine, sans qu'ils s'en rendent compte, la mentalité et les instincts. Il ne lui était loisible de s'évader ni par la route, ni par la mer, car il ne participait point aux corvées de l'extérieur. Il pensa au puits !... »

« Un jour qu'il venait de préparer le repas, on lui donna l'ordre de balayer un couloir où il savait qu'il rencontrerait ceux qui lui faisaient une incessante guerre... Il courut au puits... »

« Un colon l'aperçut pendant qu'il se préparait à sauter dans la citerne. Il se mit à sa poursuite et l'attrapa par une jambe. Etienne se débattit et réussit à franchir la margelle. On appela les pompiers, dix minutes plus tard on le retira de l'eau. Trop tard, Etienne avait péri d'une congestion !... »

« On l'a enterré dimanche, dans la terre où depuis des générations, sont ensevelis les pêcheurs de Belle-Ile ! Nous avons appris qu'il était le fils d'une artiste lyrique divorcée, remariée. Sa mère n'est pas venue, mais son beau-père a suivi son convoi, très dignement. Il a pleuré... »

## Alerte

Lorsque nous eûmes fait le tour de la colonie, nous revînmes sur la côte. Et là, j'assistai à un spectacle inoubliable.

La flotte des enfants du malheur manœuvrait. Cette flotte comprend trois unités, un voilier, qui est le plus beau bateau de Belle-Ile l'Arauck, mot



# DU MALHEUR

breton qui signifie « en avant ! », un canot à moteur le *Capitaine Aubé*, dont j'avais déjà apprécié la robustesse et un troisième bateau de pêche *Le Devoir*. La flotte manœuvrait et bien que la mer fut mauvaise, elle faisait merveille. On apercevait sur le pont de l'*Araùck*, le commandant en chef des trois bateaux, Capitaine Le Guellec, assisté de ses maîtres d'équipage et de ses matelots. A son ordre, les anciens vagabonds, les anciens voleurs, promus à la dignité de marins, carguaient les voiles, hissaient le pavillon, comme des vieux routiers de la mer...

L'*Araùck* prit la tête, piqua de l'avant et battant en brèche les vagues tourmentées s'éloigna de la côte, entraînant dans son sillage le *Capitaine Aubé* et le *Devoir*.

— Voilà comment nous faisons des marins, me dit M. Bardon, qui était venu me retrouver sur le môle. Sitôt qu'ils connaissent la manœuvre, s'ils se conduisent bien nous leur conseillons de s'engager. Ainsi gagnent-ils la liberté. D'ailleurs j'ai pour principe de réduire au minimum la détention des pupilles...

L'alerte fut donnée au port vers 23 heures. Cela se passait le 24 mai... Un pêcheur venait de s'apercevoir qu'on lui avait volé son cotre à moteur... Et presque en même temps, des coursiers de la colonie annoncèrent une autre nouvelle...

— Forcina s'est évadé !...



Le bastion domine la baie où sont amenés les navires de l'administration.



Les jeux des enfants du malheur.



Noël le rengagé.

Le capitaine Le Guellec qu'on avait tiré de son lit, vint aussitôt sur la jetée et donna ses ordres. — Il n'y a qu'à lancer le *Capitaine Aubé* à sa poursuite !...

Le petit canot prit la mer. Le Guellec, ses lieutenants et deux de leurs marins auxquels on avait adjoint un gardien et son chien policier en composèrent l'équipage. Les enfants du malheur participaient donc aussi à la chasse à l'évadé !...

Je les suivis jusqu'à ce qu'ils eussent disparu dans la direction de la haute mer.

Allaient-ils retrouver, une fois de plus une barque vide au large de l'île de Houat ou de Hoëdic ?... Je ne les ai revus qu'à l'aube quand ils ramenèrent l'évadé, Forcina, un grêle garçon de dix sept ans, racontant lui-même sa folle aventure.

La mer avait ballotté sa barque comme une outre vide jusqu'aux brisants de l'île de Hoëdic. Il était temps, quelques minutes de plus et il s'abandonnait aux vagues.

Il avait erré dans les rochers, se trempant jusqu'aux os. Enfin, il s'était retrouvé sur la terre ferme. Mais, comme un homme traqué il avait fui le village où les femmes de pêcheurs l'eussent poursuivi à coup de fourche. Il avait regagné les grottes...

De là, il avait vu atterrir les chasseurs... Il les avait vu s'approcher de lui... s'en éloigner, le faisant passer par toutes les traces de l'angoisse. Enfin, au bout d'une heure, le chien ayant flairé sa trace, il avait été découvert. Les crocs de la bête s'enfonçaient dans ses flancs, tandis qu'il se rendait à merci.

Maintenant, encadré par les gardiens et les colons fidèles, il se dirigeait vers les cachots...

Le maître d'équipage qui m'avait amené de Quiberon, me rejoignit.

— Ne vous avais-je pas dit, murmura-t-il que Belle-Ile en mer est l'île des évasions impossibles...

## La chanson de Belle-Ile

J'entrai ensuite à la corderie. La corderie de Belle-Ile est l'atelier où sont groupés les colons redoutables.

*A l'œil farouche, à l'hargneuse bouche  
Il me faut marcher, jiler droit ma peine,  
Ou gare aux châtimens disciplinaires  
Les larmes dans les yeux,  
Souvent j'y pense à eux  
A tous mes amis  
Qui sont à Paris...*

Et il s'attaqua au refrain, comme à un abordage :

*Je suis au quartier cellulaire  
Je fais l'p'loton, on se croirait aux gabiers  
La hotte au dos et du sable dedans.  
C'est malheureux d'faire crever des enfants.  
J'crois qu' si j'ai contracté une dette  
Sans me tromper, jr la paie un peu cher,  
Pas étonnant qu'à ce régime sévère,  
On prend un cœur de pierre !*

L'arrivée brusque d'un de mes guides interrompit la chanson. Je n'entendis plus que les respirations courtes des enfants qui tiraient sur leur corde et le bruit de la mer sur les récifs qui montait jusqu'à nous comme un « never more » désespérant.

Et l'homme parla :

— Ce sont les durs ! dit-il.

J'opinai. Il reprit :

— Des pas commodes ! Il faut avoir l'œil, avec eux, je vous l'assure. Pour s'évader ils feraient n'importe quoi ! La côte (et il me désignait la ligne bleue de Quiberon), la côte les tente comme une sirène...

Alors, tandis que les enfants du malheur continuaient leur dure besogne, il me fit le récit de la fameuse révolte de la corderie, dont le continent perçut les échos l'autre année...

« Ils en voulaient à un gardien, reprit-il, à celui qu'ils avaient surnommé la « Calebombe ».

« C'était un homme qui voyait clair dans leur jeu. Que ne lui reprochaient-ils pas ? Leur haine prit corps, une après-midi au peignage du chanvre, tandis que des enfants du malheur distribuaient leur part de lait et de pain, à une forte tête, récemment sorti de cellule et qui était condamné au pain sec. Outré par cet acte d'indiscipline, la « Calebombe » s'empara du pain et du lait, les jetant par la fenêtre, condamnant les cordiers au jeûne, en punition de leur charité.

« A partir de cette époque, le surnom de « Calebombe » changea et on ne le désigna plus que par le sobriquet de « Buveur de sang ».

« Cela devait mal finir. La révolte gronda dans le cœur des enfants, lorsqu'un de leurs camarades, qui, par sa bonne conduite avait mérité la libération, fut puni injustement, à ce qu'ils pensèrent, par le « Buveur de sang » et mérita pour ce fait, de rester trois ans de plus à Belle-Ile.

« Pendant quarante-huit heures, les « redoutables » se concertèrent sur les moyens de se venger, prenant bien soin, d'écarter de leur projet, tous ceux qui éveillaient leur méfiance, les mouchards, les « salopes », comme ils disent...

« Et, par un jour de mars, l'émeute fut décidée. Ils étaient treize à la corderie. Deux d'entr'eux s'écartant des travailleurs firent semblant de se battre. Le « Buveur de sang » qui les surveillait s'interposa entre les combattants, leur meurtrissant à chacun le visage avec un cordage... Onze gaillards résolus accoururent à la rescousse. « Calebombe », bientôt réduit à l'impuissance, fut baillonné et foulé aux pieds, tandis que les meneurs se consultaient sur le châtimement qu'il avait mérité...

« Comment ne mourut-il pas ce jour-là ? Nous ne l'avons jamais compris. Un enfant, que les gosses avaient surnommé « Coup de Boule » lui sauva la vie. Voici comment cela se passa. « Calebombe », ayant réussi à se dégager de son baillon avait mordu à la main, un des révoltés qui lui comprimait la bouche. Celui-ci le piétina ; il allait le tuer lorsque « Coup de Boule » intervenant, mit un terme à la fureur de son compagnon d'émeute :

— Tu es fou ?

« Ainsi « Calebombe » fut-il sauvé... Ainsi, des enfants qui n'avaient pas encore un lourd passé, évitèrent-ils le bagne ce jour-là... Les enfants ont eux-mêmes raconté la scène au tribunal qui les condamna.

« Nous desserrâmes les liens, expliquèrent-ils. « Calebombe » gémissait :

— Pitié ! Pitié ! criait-il. J'ai une femme et quatre enfants !...

« Nous avions compris. Pas un d'entre nous n'eut désormais la pensée de lui faire du mal... »

Mon compagnon ayant terminé son récit, haussa les épaules :

— Et cela se termina comme toutes les révoltes, de Belle-Ile... Les meneurs furent condamnés à la prison et envoyés dans les prisons centrales... Les émeutiers furent expédiés sur Eysses, au quartier des Irréductibles.

Nous quittâmes la corderie et nous redescendîmes dans la cour, près des puits. Une voix monta derrière nous. Le chanteur de tout à l'heure, profitant encore de l'absence du gardien, reprenait sa chanson.

*Je suis parmi les fortes têtes*

*A la colonie de Belle-Ile-en-Mer...*

## Noël, le rengagé

Je me fis raconter d'autres tragiques histoires. Je me préparai à connaître toutes les folies auxquelles se laissent entraîner les colons de Belle-Ile, sous l'empire de la colère et de la haine, lorsqu'un homme, que j'aperçus sur une charrette, dans le chemin de ronde, provoqua mon étonnement. Bien qu'il eût dépassé la cinquantaine il était vêtu comme un pupille. Je me demandais si l'on n'allait pas me présenter le doyen des évadés de la colonie ! On eut dit un homme des bois ! Il avait un gros visage, couvert de poils et ses yeux ne reflétaient, semblait-il, que le vide !...

— Salut, père Noël ! cria un gardien.

Il expliqua :

— C'est un pupille. Un ancien. Le seul pupille qui ait jamais demandé qu'on le gardât. On l'a libéré il y a trente ans, il a refusé de s'en aller. On l'a conduit comme tous les sortants à Lorient. Il est resté sur le port, pleurant à chaudes larmes, jusqu'à ce qu'on soit venu le rechercher. C'est un homme un peu simple, à qui toutes les idées ne rentrent pas dans la tête ! Il n'a pas paru possible de le condamner à mourir de faim ! On le fait vivre à l'ordinaire et il se rend utile, me demandant rien qu'un petit endroit pour se coucher et du tabac. Il a le respect des traditions et de la discipline. Ah ! ce n'est pas à lui qu'un colon demanderait de lui faciliter une évasion ou de lui apporter du tabac ! Le père Noël est incorruptible !...

(A suivre.)

Henri DANJOU.



Un pupille est amené au prétoire.

(Photos Henri Manuel.)

Copyright by Détective 1930.



# FAITS DIVERS

## Drames passionnels et drames de l'alcoolisme

HALTE au browning! disait *Détective* dans ses deux derniers numéros. Hélas! le règne du browning continue... Il continue à être l'exécuteur tragique des colères et des rancœurs passionnelles. Et la rouge liste de ses victimes s'allonge chaque semaine.

Voici deux jeunes gens. Depuis quatre ans qu'ils se fréquentent, leur amour n'a fait que s'accroître. Lui, Gervais Baumont, a 22 ans. C'est un jeune cultivateur de la commune de Saint-Césaire, près de Saintes. Sa condition est modeste, mais il ne se croit pas indigne de celle qu'il aime. Et, dès son retour du régiment, très honnêtement, il manifeste le désir de se marier, de consacrer devant la loi et les hommes cet amour qui brûle son cœur. Quoi de plus simple? Il rit de ceux qui prétendent le bonheur difficile à atteindre. Lui, sans peine, il l'a touché du premier coup. Il va être heureux.

Mais Félicia Blanchard n'est pas seule au monde. Ses parents n'ont jamais vu ses relations avec Gervais d'un œil favorable. A l'annonce du mariage, ils sursautent. Non! Jamais. Gervais est un travailleur. Mais ils ont fait pour leur fille d'autres espoirs, d'autres rêves. C'est le refus.

Gervais, en l'apprenant, baisse la tête. Comme la vie, si simple pourtant en apparence, est difficile et cruelle. Il ne veut pas désespérer malgré tout. Il conjure Félicia de ne pas l'abandonner, la jeune fille accepte. A l'insu des parents, les deux amoureux vont continuer à se fréquenter. Avec le temps, peut-être...



Félix Ogar qui tua d'un coup de couteau son fils aîné.

La passion, hélas, va plus vite que le temps. L'autre jour, les parents de Félicia s'inquiètent de ne pas voir rentrer la jeune fille. Elle s'est rendue au village de Lergères. Il est plus de midi. Elle n'est pas encore de retour. Que lui est-il arrivé?

Son jeune frère est chargé d'aller à sa rencontre. L'enfant s'engage dans le chemin creux que devait suivre sa sœur. A un détour du chemin, il aperçoit deux corps allongés côte à côte.

— Félicia!  
Félicia est immobile, une balle a troué son front au-dessus de l'œil droit, un mince filet de sang glisse sur l'arcade sourcilière et vient mourir à la commissure des lèvres. Près d'elle, Gervais, une main crispée sur son arme, râle. La seconde balle du chargeur a été pour lui. Comment le drame a-t-il eu lieu? Comment Gervais a-t-il, embusqué, sur le bord du chemin, attendu le passage de celle qu'il aimait, comme un chasseur guette sa proie, et comment a-t-il, l'ayant visée à la tête, venu se tuer près d'elle? Nul ne le saura jamais.

Mais dans la poche du meurtrier, on trouve un papier plié en quatre. Baumont y avait écrit la triste et éternelle phrase des amants malheureux et déçus: « Puisque nous ne pouvons être unis dans la vie, nous le serons dans la mort. »

Deux balles de browning avaient réalisé ce vœu.

\*\*\*

Il n'y a pas que l'amour qui arme le bras des hommes, l'amour-propre, lorsqu'il est blessé, peut, lui aussi, exalter assez un être pour en faire un meurtrier. Et là aussi le browning ne connaît pas de frein.

Qui aurait pu croire que ce jeune apprenti plombier du Raincy, Roger Libenguth, tuerait un jour son meilleur ami, Jean Billy, parce qu'il ne pourrait point supporter l'offense faite à sa vanité de... tireur?

Car l'ironie veut que l'amitié de ces deux hommes soit née sous le signe du browning et de la carabine. Fervents tireurs, Roger Libenguth et Jean Billy s'étaient connus devant les cibles d'un tir forain. Ils avaient apprécié et comparé leur commune adresse. Et pour avoir, ensemble, cassé tant de pipes, ils jurèrent de ne plus se séparer. Mme Billy, elle-même, avait accueilli à son foyer le jeune apprenti. Chaque dimanche, tous trois n'avaient qu'un seul but de promenade: le stand installé sur la place publique.

Un jour, le tir forain émigra vers d'autres places publiques. Allaient-ils abandonner leur distraction favorite? Les deux amis ne purent s'y résoudre. Ils mirent leurs ressources en commun et achetèrent un revolver. Cette arme, Mme Billy, la graissait, l'astiquait chaque dimanche. Se doutait-elle la malheureuse qu'elle entretenait l'instrument de mort qui allait arracher à la vie le mari et l'ami.

L'autre samedi, tous trois étaient réunis autour de la table de famille.

— Un carton? proposa Billy. Tiens, ce soir, je me sens en forme. Je parie que je fais mouche huit fois sur dix.

— Et moi que je toucherai le « noir » à tous les coups, répliqua Libenguth.

Billy regarda son camarade. Sa répartie l'avait piqué au vif. Qu'ils fussent d'égale force, peut-être. Mais pour quoi se vantait-il d'être le plus adroit, lui, ce gamin de dix-huit ans, cet apprenti! Une sombre colère bouillonna soudain au cœur de l'homme et noya l'amitié sous son amertume. Il oublia le camarade, pour ne plus voir devant ses yeux que l'adversaire. Et la discussion dégénéra en querelle.

Peut-être n'eussent-ils échangé que des coups et se fussent-ils réconciliés ensuite devant leurs verres. Mais il y avait le revolver, acheté avec leurs ressources communes, l'arme que fourbissait chaque dimanche Mme Billy: le browning...

Billy tendit la main et décrocha l'arme accrochée au mur. Libenguth vit le geste et, prompt comme l'éclair, le para en saisissant le revolver. C'est tout de même lui qui aurait raison, bien qu'il fût le plus jeune. Il savoura une seconde la fraîcheur de l'acier sur la paume de sa main et visa.

Mouche à tous les coups, avait-il proclamé.

Il tenait son pari. Les trois balles atteignirent Billy dans la tête.

— J'ai bien visé, murmura-t-il.

Puis il retourna son arme contre lui-même et se blessa mortellement à la hauteur de la tempe.

\*\*\*

Halte au browning! Halte à la folie!

Avec les premières chaleurs de l'été, les crimes d'alcooliques se multiplient, crimes d'exaltés, de demi-fous, d'irresponsables sans doute. Mais que de foyers brisés, déchirés par ces drames douloureux où l'homme, perdant la raison, martyrise sa femme, devant les yeux effrayés des enfants, où la femme affolée et craignant pour sa vie et celle de ses petits abat la brute qui les terrorise.

A Mont-de-Marsan, c'est une femme, alcoolique invitée, internée d'ailleurs avant son mariage, qui s'empare d'une lourde hache de bûcheron et va frapper son mari, dans son lit d'un violent coup à la tête, sous prétexte qu'il « avait mis le diable autour d'elle ».

A Blanc-Mesnil, c'est un père, un manoeuvre, qui, rentrant ivre et s'appêtant à cuver son ivresse, est dérangé par le bruit d'une querelle entre ses deux fils. Il se lève, ouvre le tiroir de la table, y prend un simple couteau de poche, et va frapper dans le dos l'un de ses fils, l'aîné, âgé de vingt-neuf ans.

Devant le commissaire, la brute répond simplement: « Je regrette, mais ce qui est fait est fait. »

« Tu as bien fait », dira le lendemain une mère à la meurtrière de son fils, un chiffonnier de Corneilles. C'était un propre à rien, si tu ne l'avais pas tué, c'est lui qui l'aurait assassiné.

La scène se passe à la gendarmerie d'Argenteuil. Une femme est entrée là portant un tout jeune bébé sur ses bras traînant après elle deux bambins de six et dix ans.

— Mon mari était rentré ivre comme chaque jour. Il me menaçait de mort, comme il l'avait déjà fait tant de fois. En 1924 et l'année dernière, il avait tiré sur moi sans m'atteindre, m'arracha mes vêtements et me jeta à la rue. Je m'enfuis dans les champs. Vers deux heures du matin, pensant qu'il avait dû se coucher, je regagnai le logement. Il dormait. Je ne sais alors ce qui s'est passé en moi. J'ai pris dans la cuisine la masse qui nous sert à casser le bois, puis j'ai frappé. Il s'est dressé, criant: ce n'est pas gentil, les copains! Craignant sa colère, j'ai continué à frapper.

— Tu as bien fait, répéta la mère du chiffonnier en embrassant sa belle-fille.

Il y avait, alors, entre les deux femmes, le cadavre de l'ivrogne que l'on venait d'amener.

M. L.

Voulez-vous RÉUSSIR dans la VIE?

LISEZ la

## NOUVELLE ENCYCLOPÉDIE AUTODIDACTIQUE ILLUSTRÉE

D'ENSEIGNEMENT MODERNE

TROIS BEAUX VOLUMES Reliés, Dos cuir, Fers spéciaux

avec lequel vous pourrez suivre, chez vous, seul, sans Maître, sans correspondance, tous les Cours enseignés par les Professeurs Universitaires qui ont collaboré à cet ouvrage et qui vous conduiront au SUCCÈS.

**LA PRÉOCCUPATION** dominante de chaque personne à notre époque d'étudier sans cesse, de meubler sa mémoire de toutes les connaissances reconnues indispensables pour réussir partout et parvenir aux situations sociales les plus enviées. On sait que les meilleures places appartiennent à ceux qui ont une instruction générale plus complète, à ceux qui ont acquis par leurs études tout ce qui constitue le bagage littéraire, scientifique et pratique des Grandes Ecoles Spéciales. CARNEGIE, avec toute sa compétence, l'a dit: « Prenez deux hommes de même activité, de même intelligence, celui qui aura reçu l'instruction la plus étendue l'emportera toujours sur l'autre. »

**Il faut donc apprendre et s'instruire toujours!**

Mais, dites-vous, vous ne pouvez fréquenter les Collèges et les Universités pour développer et compléter votre instruction primaire et vous n'avez aucune facilité pour combler ce désir. Ces Facilités existent, les voici à votre portée:

**La Nouvelle Encyclopédie Autodidactique Illustrée d'Enseignement Moderne** vous les offre pratiquement en 3 volumes pour une somme minime.

**Vous pouvez continuer vos études chez vous SANS MAÎTRE, SANS CORRESPONDANCE, avec ce merveilleux Éducateur.**

**SAVOIR, c'est déjà RÉUSSIR** Avec quelques heures d'études le soir et à vos moments de loisirs, dans la tranquillité et le repos de votre foyer, vous apprendrez toutes les Sciences qui vous sont nécessaires pour **RÉUSSIR et faire votre CHEMIN dans la Vie.**

Cet ouvrage contient des Cours complets par degrés (1<sup>er</sup>, 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup>, etc.), dont un aperçu de la Table des matières résume ci-dessous le vaste programme.

**La Nouvelle Encyclopédie Autodidactique Illustrée d'Enseignement Moderne** est indispensable à tous: Commerçants Industriels, Fondés de pouvoir, Employés de Commerce, Directeurs, Contremaîtres, Banquiers, Comptables, Secrétaires, etc.

Cette encyclopédie est complète en 3 BEAUX VOLUMES RELIÉS format bibliothèque (21x28) près de 700 pages chacun, imprimés sur 2 colonnes et merveilleusement illustrées.

Chaque volume relié solidement, dos cuir véritable, plats toile percaline fine, fers spéciaux, édité sur papier de qualité supérieure. L'ouvrage complet est illustré de 50 superbes hors-texte en couleur et cartons, 45 cartes géographiques inédites en couleurs, nombreux modèles démonstratifs en couleurs, entièrement démontables d'après un système ingénieux, par exemple: La Télégraphie et la Téléphonie sans fil, Paquebot "Paris", Avion de Transport Bréguet, etc., quantité de photographies documentaires prises sur le vif, dessins, gravures, schémas par des artistes éminents — L'Ouvrage est livrable immédiatement.

## OUVRAGE DE PERFECTIONNEMENT INTELLECTUEL

**La Nouvelle Encyclopédie Autodidactique Illustrée d'Enseignement Moderne est un Éducateur et un Guide**

Avec ses conseils, vous ne ferez aucun effort inutile, vous prendrez goût à l'étude et si vous voulez les suivre pas à pas, ils vous conduiront au point où vous désirez arriver, car les matières contenues dans ces trois volumes dépassent de beaucoup le bagage des gens réputés instruits. Celui qui les possèdera entièrement pourra occuper avec succès les emplois les mieux rétribués dans le Commerce, l'Industrie, les Travaux Publics, les Entreprises Coloniales, les Administrations Publiques et Civiles, Finances, Postes, Chemins de Fer, Assurances, etc.

**VOUS POURREZ DEVENIR** Administrateur, Directeur, Gérant, Comptable, Expert, Conducteur de Travaux, Chef de Service, Chef d'Entreprise, Contremaître, etc.



### PETIT APERÇU DE LA TABLE DES MATIÈRES

GRAMMAIRE	Études des parties du Discours. Études des phrases, etc.
LOGIQUE	Notions générales. Syllogismes. Méthodes, etc.
PHILOSOPHIE	Généralités. La Vérité. L'Erreur. Les Sophismes, etc.
ARITHMÉTIQUE	Règle de trois. Fractions. Racines. Alliages, etc.
ALGÈBRE	Initiation. Equation. Logarithmes Applications, etc.
GÉOMÉTRIE	Figures. Calculs. Constructions. Aires, Plans, etc.
TRIGONOMÉTRIE	Lignes. Relations. Résolution des Triangles, etc.
ASTRONOMIE	Éléments. Mesures du temps. Formation des planètes, etc.
GÉOLOGIE	Formation de la terre. Couches géologiques, etc.
PHYSIQUE	Définition. Hydrostatique. Vapeur. Air liquide, etc.
CHIMIE	Les Gaz. Eau. Air. Métaux. Acide. Azote, etc.
BOTANIQUE	Anatomie des Plantes. Tissus. Végétaux, etc.
HISTOIRE NATURELLE	Les Animaux du Monde. Vertébrés. Insectes, etc.
PHYSIOLOGIE	L'Anatomie des Corps. Système nerveux, etc.
HISTOIRE UNIVERSELLE	L'Antiquité. Le Moyen Âge. Du XIV <sup>e</sup> au XIX <sup>e</sup> siècle, etc.
GÉOGR. UNIVERSELLE	La France. L'Europe. L'Asie. L'Afrique. L'Océanie, etc.
LITTÉRATURE	Des Origines jusqu'à nos jours, etc.
LANGUES VIVANTES	Anglais, Espagnol, Allemand.
COMPTABILITÉ	Grammaire. Thèmes. Versions. Lectures, etc.
LA BOURSE	Commerce. Banques. Comptabilité. Auxiliaire, etc.
STÉNOGRAPHIE	Diverses sortes de valeurs. Opérations, etc.
DESSIN	Prévoist-Delaunay. Méthode complète. Exercices, etc.
MUSIQUE	Principes. Formes. Esquisses. Paysage, etc.
BEAUX-ARTS	Règles générales. Rythme. Mouvement. Chant, etc.
DRÖIT PUBLIC	Histoire générale de l'art chez tous les peuples, etc.
AVIATION	Ce que chacun doit savoir. Droit administratif, etc.
SPORTS	Ballons et Avions. Dirigeables. Biplan. Monoplan, etc.
	Instruction et Conseils. Exercices, etc.

**20 FRANCS PAR MOIS -- 20 MOIS DE CRÉDIT**

**JEUNES GENS**, pour augmenter votre savoir et réussir dans vos ambitions, **PÈRES DE FAMILLES**, pour guider et suivre les études de vos enfants, **SOUSCRIEZ SANS DÉLAI** à cette Œuvre unique et vous aurez les 3 volumes tout de suite.

**BON**  
pour une brochure illustrée  
**GRATIS ET FRANCO**  
de la Nouvelle Encyclopédie  
Autodidactique Illustrée  
d'enseignement moderne

Nom \_\_\_\_\_  
Prénoms \_\_\_\_\_  
Profession \_\_\_\_\_  
Rue \_\_\_\_\_  
Ville \_\_\_\_\_  
Département \_\_\_\_\_

**BULLETIN DE SOUSCRIPTION**  
Je soussigné, déclare souscrire à l'ouvrage en 3 volumes reliés: Nouvelle Encyclopédie Autodidactique illustrée d'Enseignement Moderne, au prix de 395 fr., que je m'engage à payer:  
A) par quittance de 20 fr. tous les mois, la première à la réception des volumes, les autres tous les mois, jusqu'à complet paiement. —  
B) En trois versements de 127 fr. 70 chacun (3<sup>e</sup> de d'escompte). —  
C) Au comptant 371 fr. 30 (6% d'escompte). Chaque souscription est majorée de 8 fr. pour frais de port et d'emballage et de 1 fr. par quittance pour frais de recouvrement.

Nom : \_\_\_\_\_  
Prénoms \_\_\_\_\_  
Profession \_\_\_\_\_  
Rue \_\_\_\_\_  
Ville \_\_\_\_\_  
Département \_\_\_\_\_  
Biffer le mode de paiement non choisi. Le \_\_\_\_\_ 193

■ Découper ce Bon et l'envoyer à la \_\_\_\_\_ Découper ce Bulletin et l'envoyer à la \_\_\_\_\_  
**LIBRAIRIE ARISTIDE QUILLET**  
Société anonyme d'Éditions au Capital de 10 millions  
278, BOUL. SAINT-GERMAIN, PARIS (7<sup>e</sup>), OU A SES REPRÉSENTANTS



# LA BALLE DE PLOMB

**D**u mystère sur la Riviera ? Mais on le respire, on le frôle, on l'étreint chaque jour sans le savoir. Il suffit de prendre l'ascenseur silencieux d'un palace, de faire le tour d'un dancing, de dîner avec une belle étrangère qui tait son nom et ferme ses paupières aux cils bleus, sur des images secrètes. Il y a le prince déchu qui triche au bacara, le marchand de femmes, engagé comme saxophone dans un jazz, le rat d'hôtel qui porte un nom de diplomate roumain, le grand prêtre des messes noires qui loue et meuble un studio au fond d'un parc, l'inverti aux doigts caressants, l'espionne fascinante comme un serpent. C'est la rançon des capitales, Paris n'est-ce pas ?... et celle des rendez-vous de l'univers.

Pas d'affaires retentissantes, en somme, en dehors du banal vol de bijoux, du coup de revolver tiré par une femme jalouse, d'une gorge ouverte par un Calabrais ivre. Tout est silencieux, étouffé. Trop de tapis et de pourboires. Aucun drame derrière lequel Sherlock Holmes puisse allumer sa lanterne sourde. Vous savez, cette cause qui échappe, ce cadavre masqué, cette ombre criminelle qui fuit, ce scandale qui couve... Les personnages n'ont pas besoin d'être en smoking, d'avoir des cousins à la cour d'un roi, de payer un appartement cinq cents francs par jour. L'espionnage c'est un peu usé ou alors il faudrait dire des choses gênantes pour la politique étrangère... Par exemple, on n'a jamais assassiné une fille ? Le « milieu » est à la mode... Rita-la-Parisienne !

Mon interlocuteur éclata d'un rire sourd. J'avais l'impression d'être tombé dans la trappe qu'il avait ouverte sous mes pieds.

Il y a des noms autour desquels tournent les mauvaises ombres de l'inquiétude et de l'angoisse. Celui de Rita-la-Parisienne en est un.

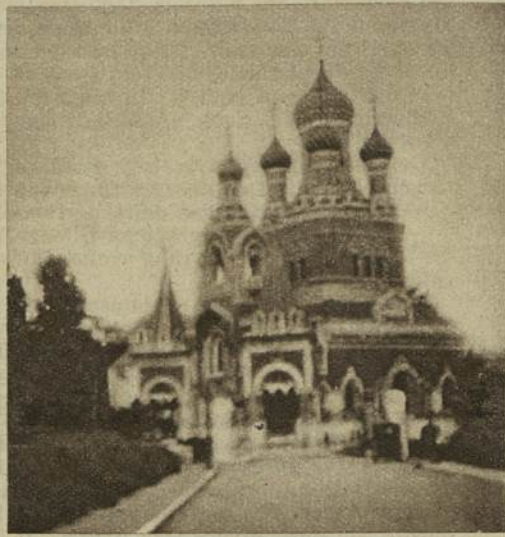
C'est que, si le sort de cette malheureuse fusillée dans la nuit est particulièrement tragique, l'affaire a été une énigme irritante, incomplète, dont le cercle mal soudé aurait pu, semble-t-il, être facilement brisé.

Haletant, saccadé, suffoquant, le drame est d'abord apparu, le soir où il s'est déroulé, comme l'œuvre parfaite, incroyable d'un romancier du mystère. Quelque chose de plus impénétrable, de plus complet que la *Chambre jaune*.

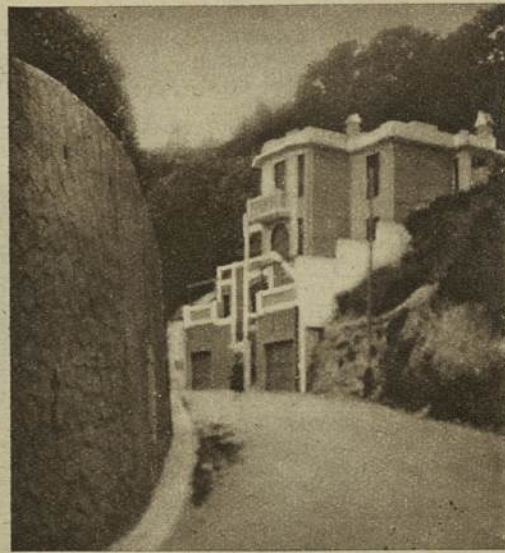
L'affaire avait un chiffre secret : le numéro d'une automobile. La mémoire d'une repasseuse le livra à la police. L'écheveau était débrouillé ! Il n'y avait qu'à tirer sur le fil. Il cassa.

## Les hommes aux vestes de cuir

Le dimanche 18 décembre 1928, vers 17 h. 30, une camionnette automobile, bâchée, s'arrêtait



A droite, l'église russe avec ses clochers bulbeux.



Le chemin des Collinettes.



M. Curty, chef de la Sûreté, et ses inspecteurs enquêtent à l'endroit où eut lieu la fusillade.

devant le bar du *Roi de Cœur*, à quelques mètres du passage Martin.

Le passage Martin, à deux cents mètres de la gare, est l'alcôve des prostituées. Elles en sortent, au soir, comme d'une caverne, les yeux clignotants, les joues fardées. Elles s'éparpillent dans les rues avoisinantes, pas loin.

De temps à autre, des coups de revolver éclatent au passage Martin. C'est un « homme » qui règle un compte. Alors toutes les fenêtres s'ouvrent, les portes claquent. Les filles sortent en peignant sur le palier.

Les deux hommes qui descendirent, ce soir là, de la camionnette, engoncés dans la vareuse de cuir des livreurs ou des chauffeurs de camions, riaient parce que le vent leur cinglait le visage et qu'ils avaient envie d'une fille.

Il y en avait quatre ou cinq sur le trottoir. L'une d'elle, s'approche. Elle était brune, avait un teint mat d'Andalouse, des dents de bête saine. Une belle créature pour l'amour des lupanars.

— On va faire un tour, dit l'un des hommes. Vous venez avec nous ?

La femme fit la moue.

— Fait froid. Venez à l'hôtel. Il est chauffé.

— On donne vingt francs pour la balade, insista un des inconnus à la veste de cuir. Trouvez une copine. On vous emmène toutes les deux.

La repasseuse Honorine Degionni, qui avait mis le nez à la fenêtre, entendit la conversation.

— A ta place, Rita, souffla-t-elle, je n'accepterais pas. Tu ne connais pas ces types-là.

Rita haussa les épaules. Elle savait comment se terminaient les promenades en auto. Voitures de luxe ou camionnettes, les unes arrêtées au rond point de la promenade des Anglais, les autres à l'entrée d'un chemin du Mont-Boron, il y a toujours une raison, la même, qu'on soit assis sur des coussins ou sur des planches, pour éteindre les phares.

— Tu viens toi, Maria, demanda Rita à une autre fille qui s'était avancée.

Les deux hommes avaient bonne tête.

— C'est histoire de faire un tour répétaient-ils.

Les femmes se décidèrent. Rita-la-Parisienne, comme on l'appelait dans le quartier, s'assit à côté du conducteur. Maria Pommier s'installa avec l'autre homme dans le fond de la camionnette.

La voiture remonta l'avenue Duranti bordée de jardins endormis et de villas blanches, traversa le boulevard Gambetta aussi peuplé qu'une rue de Belleville et gagna le boulevard Tzarewitch.

Paysage d'époque, coup de volant donné vers l'avant-guerre et une fin de siècle.

A droite, l'église russe avec ses clochers bulbeux, peints d'or, de pourpres, et d'azur ; une enluminure de missel. A gauche, l'hôtel impérial aux cent

fenêtres, construit pour des princes morts ou ruinés.

— Où allons-nous demandèrent les deux filles ?

— Ne craignez rien, répondit le compagnon de Rita, nous allons quitter le boulevard et prendre un petit chemin tranquille où, ensuite, nous pourrions tourner. Jetez un coup d'œil.

La camionnette s'était engagée dans la montée des Collinettes, route rocailleuse qui serpente à travers un lotissement et se termine, en cul-de-sac, au milieu d'une carrière abandonnée.

Sous un ciel limpide d'hiver rhénan, se déroulait un panorama d'opéra fantastique.

La nuit précédente, une bourrasque de neige s'était égarée sur la côte, et Nice chaude, tout en verdure et en terrasses, s'était brusquement glacée comme une confiserie. La neige assoupie sur les toits, suspendue en rosaces à la cime des palmiers, brillait avec des reflets de platine et ouatait le bleu lointain, profond, de la mer qu'on n'entendait pas.

C'est cet image fragile de la ville, prête à fondre comme du sucre, qui chavira au fond des prunelles de Rita lorsqu'elle s'affaissa. La voiture, qui avait fait demi-tour dans le cul de sac, descendait alors le chemin. Cinq coups de feu avaient été tirés derrière la camionnette : une brève déchirure du silence qui s'était aussitôt refermée. Rita avait glissé sur la banquette sans dire un mot : la tête s'était inclinée sur la poitrine.

— Soutenez là, avait demandé le conducteur qui appuyait sur l'accélérateur.

— Elle doit être évanouie, murmura Maria Pommier. Elle a eu peur.

En se penchant un peu, elle réussit à saisir Rita sous les aisselles.

Cependant les deux hommes s'affolaient.

— Vous comprenez, on est marié, expliquait celui qui était assis à côté de Maria. On ne veut pas d'histoire. On va conduire votre amie chez un médecin et après vous vous débrouillerez.

Maria Pommier se pencha vers Rita.

— Eh ! réveille toi. On est en ville maintenant. Elle la secoua.

Rita ne bougeait pas.

Cependant, à une allure folle, la camionnette avait gagné la rue de France, une des artères principales de Nice. Les vitrines flambaient. Les promeneurs étaient nombreux.

Le conducteur prit à droite, dans la direction du Pont Magnan.

Maria Pommier, qui soutenait toujours Rita, se taisait, angoissée. Le corps était inerte. La tête se balançait de droite à gauche comme celle d'un pantin cassé.

Au 2 de l'avenue Saint-Augustin, Maria Pommier descendit pour sonner chez le docteur Sebillot. Il était absent.

Une femme qui passait indiqua qu'il y avait une pharmacie ouverte non loin de là.

Lorsqu'elle remonta dans l'auto, Maria Pommier remarqua que le visage de Rita avait été couvert.

La pharmacie était située en face du poste de police de Carras. Les deux hommes descendirent le corps de Rita, le portèrent jusqu'à la porte, puis, sautant dans leur voiture, s'enfuirent.

Rita était morte. Une balle lui avait traversé le poumon provoquant une hémorragie interne.

Depuis une demi-heure, c'était un cadavre que les deux automobilistes promenaient dans les rues de Nice, à travers la foule endimanchée.

## L'énigme

On interrogea Marie Pommier.

— Ça m'apprendra, répétait-elle, à monter dans une auto avec des types que je ne connais pas... Rita, elle n'avait peur de rien... Vous voyez ce qui est arrivé. C'est là-haut, au bout du chemin, que ça s'est passé. On est descendu, puis, après un petit moment, lorsque le chauffeur a mis sa voiture en route, on a vu un type qui courait derrière nous. Il a tiré cinq coups de revolver. J'ai entendu siffler les balles. J'ai vu Rita qui faisait un geste comme pour se retourner. Puis elle s'est laissée aller. L'auto était rouge. Si je la voyais je la reconnaîtrais.

Maria Pommier disait-elle la vérité ? Rita-la-Parisienne n'avait-elle point plutôt été entraînée dans un guet-apens et tuée par l'homme qui s'était assis derrière elle ?

De Rita on savait peu de choses, sinon qu'elle était arrivée à Nice il y avait quelques mois, qu'elle s'appelait Germaine Harnet, et qu'elle était née à Boulogne-sur-Seine en 1895. On ne lui connaissait pas de souteneur aux hanches nonchalantes, pas de danseur italien aux yeux d'encre.

— Elle n'a pas voulu entrer dans le cercle, on l'a supprimée, murmuraient-ils. Retrouvez les deux automobilistes, les hommes à la veste de cuir. Ils savent, eux, qui les attendait chemin des Collinettes.

On garda Maria Pommier à la sûreté. Le troisième jour, la repasseuse Honorine Degionni écrivit : « Maria m'avait dit de prendre le numéro de l'auto, c'est le 4.011. »

La 4011-M-5 était au garage, lorsque les policiers arrivèrent. C'était une camionnette Fiat, bâchée, peinte en bleu sombre.

Le chauffeur Antoine Bertoni bafouilla.

— C'est moi et Ginaldo Patalacci, le frère de mon patron, qui avons embarqué les femmes. Seulement on ne voulait pas que ça soit su. Ça va nous faire des ennuis.

Penauds, les deux compères furent emmenés à la Sûreté.

— Maria Pommier a dit la vérité expliquèrent-ils. On nous a tiré dessus, alors que nous faisons demi-tour.

Bertoni, qui conduisait, précisa qu'en montant il avait vu un homme assis sur un tas de pierres. Cet homme les avait suivis puis, lorsqu'ils étaient descendus, il s'était avancé vers eux. Inquiet, Bertoni avait allumé ses phares et mis son moteur en marche. C'est alors que l'inconnu avait fait feu.

Un homme de trente-cinq à quarante ans assez fort, habillé de gris.

On n'en sut pas davantage. Les témoignages de Maria Pommier et ceux de Bertoni et de Patalacci concordèrent. Tous les trois étaient évidemment de bonne foi.

Dans la semaine qui suivit, la police reçut de nombreuses lettres anonymes. Elle apprit qu'un certain nombre de couples qui s'étaient rendus au rond point du chemin des Collinettes pour y goûter l'amour défendu, l'amour des vagabonds sous un ciel nu, avaient été rançonnés par un homme tantôt masqué, tantôt en uniforme.

Le coup du garde champêtre avec le revolver sous le nez.

Les lettres avaient été envoyées par les victimes qui déclaraient ne pouvoir signer, étant donné leur situation ou leur enseigne.

Un chauffeur de taxi, M. Filippi, raconta qu'avant conduit un client, au pied du chemin des Collinettes, un soir à 21 heures, il fut assailli

par un homme masqué qui lui demanda son portefeuille et ses papiers.

— Maintenant que je connais ton nom, lui dit l'agresseur, si tu portes plainte à la police je te fais la peau.

On fit une reconstitution du drame. On suivit diverses pistes qui aboutirent au cul-de-sac d'où l'on ne sortait plus. Noël vint. On oublia l'affaire. Rita n'avait pas même une croix au cimetière.

## Le mystère expliqué

L'homme qui m'avait tendu comme un piège, le nom de Rita m'écoutait avec un sourire silencieux.

Son regard bleu de glace, me fixa.

— C'est tout ce que vous savez ?

— On n'en a pas dit davantage. Relisez les journaux...

— Eh ! bien, moi, je vais vous raconter l'épilogue de l'assassinat de Rita-la-Parisienne un soir de neige.

« Comme il est d'usage, dans des affaires de ce genre, on fit l'autopsie du corps.

— Une balle, dans le poumon droit, à la hauteur de l'omoplate ?

— Très juste. Mais vous a-t-on montré cette balle en plomb qui tua la malheureuse fille ? On l'a conservée précieusement dans un tiroir, à la Sûreté. Elle appartenait à un revolver à barillet modèle 73, calibre 9 mm, le revolver des agents de police... Depuis on a distribué des pistolets automatiques.

— Voudriez-vous insinuer...

— Je n'insinue rien. Je constate. Il est tout à fait improbable qu'un malfaiteur ait acheté une pareille arme nue sans la connaître d'ailleurs. Ce revolver est lourd. Il pèse de 600 à 700 grammes. Il est incommode. Celui qui s'en est servi ne l'avait pas choisi.

Voici un premier point.

Le second est aussi troublant. Les amateurs de partie galante, qui ont écrit des lettres anonymes pour se plaindre d'avoir été rançonnés, n'ont pas menti. Le lieu était hanté par un malfaiteur, tantôt en veston, tantôt en uniforme qui réclamait... des indemnités. Quelquefois aussi il se payait en nature. Il avait le goût des jolies femmes et peut-être aussi la curiosité de ces vieux messieurs qui, dans les maisons d'illusions, louent un judas pour voir ce qui se passe dans la chambre voisine.

Dans le quartier, les langues se délièrent. On parlait du satyre portant képi. Des enfants avaient surpris certains gestes obscènes. Une jeune fille lui échappa de justesse.

On convoqua cet étrange personnage : un dévot qui prononçait son « mea culpa » plusieurs fois par jour.

On ne fit pas allusion à la balle de plomb logée dans le poumon de Rita, mais on lui rappela quelques articles du code pénal, définissant les bonnes mœurs. On lui donna à choisir entre la retraite ou la correctionnelle. Il choisit la retraite avec humilité.

Le scandale était écarté.

— Comment expliquez-vous la mort de Rita ?

— Un « accident » probablement. Le maniaque du chemin des Collinettes, celui que le chauffeur Bertoni avait surpris, assis sur un tas de pierre, a raté ce soir là son agression. Dès que les autres le virent approcher, ils filèrent. Lui, poursuivit la voiture — on l'a vu courir sur la gauche — et, pris de rage, pensant peut-être aussi effrayer le chauffeur et l'obliger à s'arrêter, il tira. Les agents agissent ainsi avec les malfaiteurs qui leur échappent. Quatre balles furent perdues. Une seule porta.

— Alors ce maniaque ?...

— Ce maniaque avait un revolver à barillet, modèle 73, le modèle de la police, et le satyre du quartier portait un képi. Il faut être logique, surtout en affaire criminelle.

Puis mon interlocuteur termina ironiquement.

— Un mystère qui se disloque, c'est comme une légende qui s'effondre. Il vaut mieux ne pas en ramasser les morceaux.

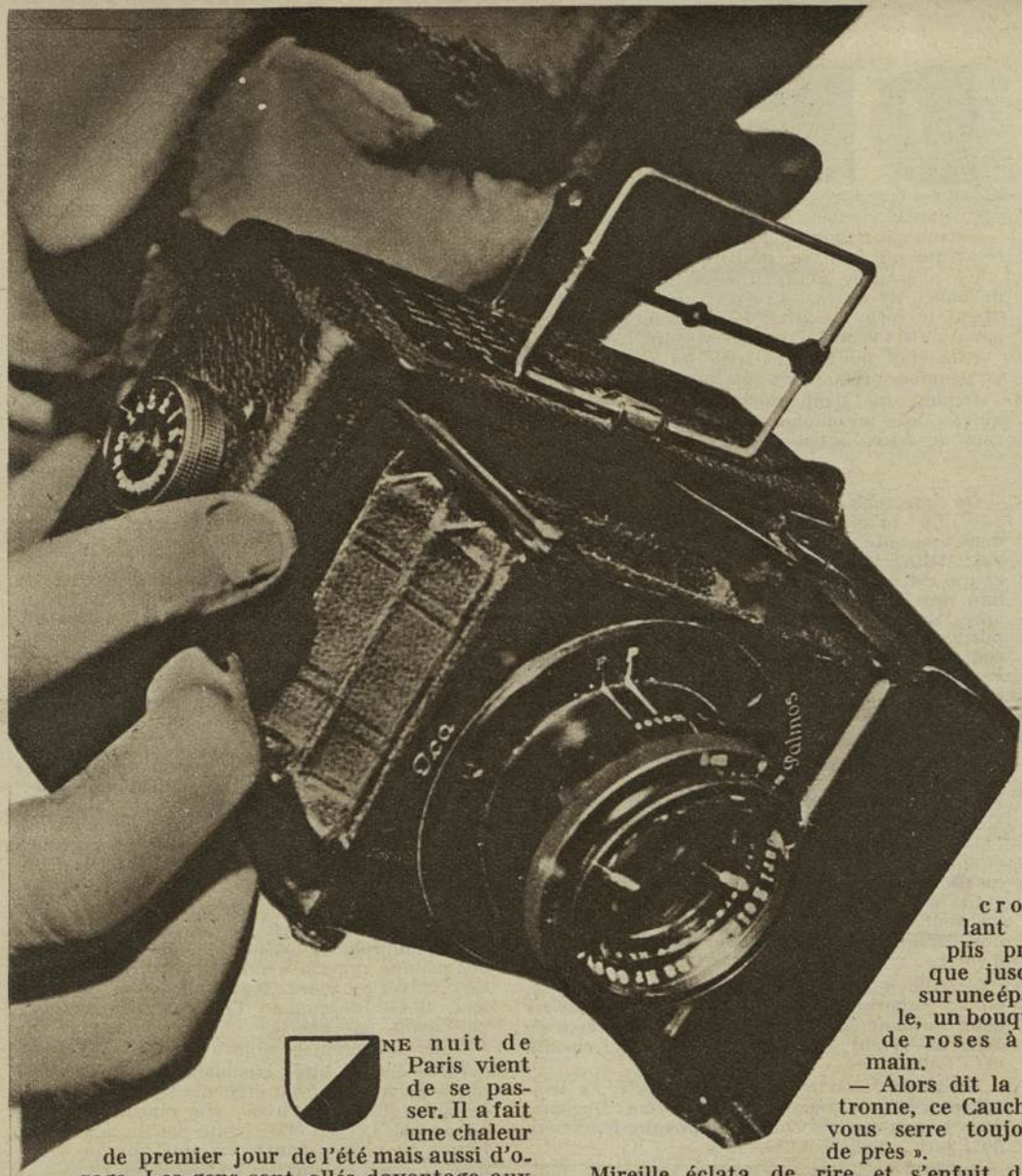
Pierre ROCHER.



Rita-la-Parisienne, la victime du meurtre mystérieux des Collinettes.

(Photos Détective)





UNE nuit de Paris vient de se passer. Il a fait une chaleur

de premier jour de l'été mais aussi d'orage. Les gens sont allés davantage aux bois, au bord de la ville, qu'au cinéma. Les couples sont rentrés chez eux lentement, attendris de douceur, dans les rues silencieuses. Le matin, les journaux sont pleins de performances sportives et de discours politiques. Il y a seulement quelques lignes, en petits caractères, pour les faits divers.

— Suicide, disparition, accident, agression. Babioles. Personne n'a lu.  
« Il ne se passe plus rien, décidément ». Rien, c'est vrai. Rien qu'une chose informe, estompée, grise, crevée d'éclats étranges et aussitôt étouffés, une chose alanguie et indolente, lasse et dramatique, une nuit de Paris.

Il y a un homme qui tient cela dans sa main. Paris la nuit, qui, seul, épie, mesure, écoute toutes les pulsations bouleversées de ce cœur immortel et incurable. Il est sans visage et sans nom, personne ne le connaît. Il porte une blouse grise, des lorgnons parfois et parfois une barbiche. Il fume du tabac bleu. Il est seul dans une petite pièce triste. Il doit gagner dans les 1.500 francs par mois. Il ne s'étonne même pas d'être tout-puissant. C'est l'homme de permanence qui, à la Préfecture de police, reçoit l'alerte de tous les commissariats de Paris. Dans les postes de quartiers, dans les postes centraux d'arrondissement, dans les districts de police, les agents veillent, attendent. Tout ce qui se passe, de l'incident au drame, dans un quartier est transmis des districts à la permanence de la police municipale à la Préfecture, au moyen d'un petit télégraphe Morse direct, le multiple. En tapant sur le clavier de son multiple, un brigadier de service au district, peut non seulement alerter la Préfecture, mais s'il le juge nécessaire tel ou tel autre district. Quand l'urgence est extrême, qu'il convient de s'expliquer, le téléphone automatique qui relie directement tous les postes de la ville entre eux et à la préfecture entre en action. Mais l'homme de la permanence centrale, lui, reçoit tout, absolument tout. Si l'affaire est grave il prévient la police judiciaire, la sûreté générale, s'il le faut les grands chefs de service, le Préfet, le Ministre de l'intérieur. Si ce n'est qu'un fait banal il classe, il range, il entasse les petites feuilles jaunes qui sortent du multiple. Et c'est lui seul qui, à l'aube, en feuilletant les liasses de papier pelure, peut reconstituer, miraculeusement, la nuit passionnée de Paris. Parfois, il s'arrête sur une phrase, une dépêche qui n'est ni plus longue, ni plus détaillée que les autres, et il évoque...

■ ■ ■

— M. T... est venu déposer une plainte contre ses voisins qui donnent une soirée dansante pour la cinquième fois dans la semaine et dont les invités s'amuse à tirer au revolver dans l'escalier.

— Le commissaire d'arrondissement prévient que le brigadier X... est révoqué.

— La dame Z... est venue déclarer la perte d'un bijou d'une valeur d'avant guerre de 800 francs.

— Vers 24 heures, des agents cyclistes ayant interpellé un homme couvert de sang qui...

... Ils avaient passé la soirée dans un bal rue Tholozé et ils étaient revenus à pied, elle suspendue au bras de Cauchois, son frère boitillant de l'autre côté. Sur la porte de leur hôtel, Firmin, rogue, lançait déjà un « bonsoir » au galant, mais elle avait gardé un moment la main qu'il lui tendait.

« A demain ».  
Le patron et la patronne de l'hôtel n'étaient pas encore couchés. Ils jouaient au domino avec un concierge du voisinage. Leur loge sentait l'huile rance. Quand Mireille entra pour prendre la clef ils levèrent la tête. Elle était debout dans le seuil, dans une robe de satin bleu, nue tête, ses cheveux marrons

croulant en plus presque jusque sur une épaule, un bouquet de roses à la main.  
— Alors dit la patronne, ce Cauchois vous serre toujours de près ».

Mireille éclata de rire et s'enfuit dans l'escalier.

— « Et son bancal de frère n'en a pas l'air très content, acheva l'autre en sourdine ».

— « Veux-tu mon opinion dit le mari, eh bien il est jaloux d'elle. Oui, parfaitement, jaloux de sa sœur, comme un amoureux ».

Il y eut un silence. La patronne avança un double-six.

— « Le salaud ! » conclut obscurément le concierge.

Là-haut, dans sa chambre, Mireille assise sur son lit mangeait rêveusement ses fleurs. Firmin debout devant elle, de guingois comme les boiteux au repos, très pâle, parlait sourdement, rageusement.

— Je te défends, m'entends-tu, je te défends de revoir Cauchois ». Elle leva des grands yeux clairs.

— Pourquoi ? On dirait que tu es jaloux ».

Il devint écarlate, suffoqué. Les injures s'arrêtèrent en désordre dans sa gorge. Mireille s'éleva sur le lit, lasse :

— Laisse-moi. Tu ne peux rien contre nous ».

Il recula jusqu'à la porte de communication qui ouvrait sur sa chambre et un dernier mot de sa sœur le rejeta après le seuil, comme un coup de poing.

— « Je l'aime ».

Un quart d'heure après, il revint. Tout était éteint. Mireille s'était couchée et dormait. Un long moment il écouta la respiration régulière de la dormeuse. Puis il se pencha un peu, chercha la place de la poitrine et avec son couteau, rapidement, frappa, deux, trois fois. Mireille poussa un cri, se dressa sur son lit, regarda son frère avec des yeux de folle et retomba inerte. Le drap fut rouge tout de suite. Firmin tourna deux fois autour de la chambre, hébété, puis se planta devant le lit et se frappa à son tour à la tête, à la poitrine. Cela lui fit mal. Il jeta son couteau et se précipita dans l'escalier, ensanglanté. Le patron sortait de sa loge, inquiet. Firmin

lui jeta en pleine figure au passage : « j'ai tué ma sœur » et s'enfuit.

Comme il courait, éperdu, une ronde d'agents cyclistes le cerna et le serra contre un mur. Avant qu'on le questionnât, il tendit ses mains rougies. « J'ai tué, j'ai tué ».

Le palier était plein de gens à demi-vêtus qui parlaient tous à la fois. Des agents enveloppaient de couvertures, pour la descendre, Mireille qui gémissait. La patronne enlevait du lit les draps tachés de sang. Dans un coin, effondré sur une chaise, Firmin sanglotait. Le patron, l'air furieux, empêchait les voisins d'entrer.

Devant l'hôtel pauvre il y avait déjà un rassemblement. Des phrases couraient :

— On dit qu'il a tué deux personnes.  
— Non, non, il a égorgé sa fille.  
— Il paraît que le sang coule dans l'escalier.

Les agents en sortant bousculèrent tout le monde. On installa Mireille dans un taxi, allongée dans le fond. Firmin et un gardien se mirent sur les strapontins. Du sang tombait de sa tête sur ses genoux. Le taxi partit vers Lariboisière. Mireille, revenue à elle regardait fixement, dans l'ombre, son frère.

Au poste, après avoir téléphoné l'affaire au district, un brigadier le nota sur le registre de service. Il fallait qu'il mette la nature du fait divers, en marge. Il commença : « Meurtre... s'arrêta, cria à travers la porte :

— Trillard, toi qui étais là, est-ce qu'elle est fichue, la mère ?  
— Non, répondit Trillard invisible. Ça saigne, mais ce n'est pas très grave. Le boiteux n'avait pas la main sûre. Dans quinze jours, elle dansera.

Alors le brigadier biffa le mot commencé et inscrivit : Coups et blessures.

... qui courait, celui-ci leur annonça qu'il venait de frapper à coups de couteau sa sœur, une demoiselle Mireille Z... de-meurant

avec lui en hôtel. Il s'agit d'une discussion de famille.

■ ■ ■

M. N... signale la disparition depuis hier de sa fille, Juliette, âgée de dix-sept ans, blonde, vêtue d'une robe rouge à parements blancs et d'un chapeau de feutre également rouge. 19 heures.

— Je vais au cinéma avec une amie, avait-elle dit, la veille. Et elle était allée danser avec lui qui venait l'attendre à son bureau tous les jours depuis un mois. A minuit il l'avait mise dans un taxi, il s'était mis à l'embrasser et elle s'était mise à trembler sans rien oser dire, en voyant des rues qu'elle ne reconnaissait pas, quand la voiture s'était arrêtée devant un petit hôtel...

— 23 heures. — Prière de cesser toutes recherches concernant la demoiselle Juliette N... qui a réintégré le domicile de ses parents.

... La mère pleurait. Elle avait pleuré toute la nuit, toute la journée. Le père marchait de long en large, le visage crispé. C'est alors qu'elle était entrée, brusquement. Elle s'était arrêtée sur le seuil, hésitante, toute rouge. Un instant, sans comprendre, fous de joie, il l'avaient regardé et puis soudain le père s'était précipité, la réaction finie, les poings levés.

— Entre. Ferme la porte. D'où viens-tu ? D'où viens-tu, garce ?...

— 4 heures — A la suite d'une réprimande, la demoiselle Juliette N... s'est suicidée en se tirant dans la poitrine une



1. — Le Brigadier inscrit " coups et blessures ".

2. — Le corps avait été ramené au poste dans un brancard-voiturette.

8 et 9. — A ce moment, les cyclistes arrivèrent. L'agresseur fut conduit au poste.



ssion  
hier  
ans,  
ments  
ement  
avait-  
anser  
reau  
uit il  
nis à  
mbler  
u'elle  
était  
toutes  
Juliette  
rents.  
leur-  
mar-  
C'est  
Elle  
toute  
fous  
adain  
e, les  
-tu ?  
ande,

balle de revolver avec une arme d'ancien modèle, appartenant à son père.  
... La mère s'était dressée en sursaut sur le lit, avait secoué son mari.  
— Tu as entendu. Ça vient de la chambre de Juliette. Quel bruit ?  
...Avant de mourir, Juliette meurtrie, menacée, déçue, désespérée, avait voulu écrire une lettre pour celui qui l'avait gardée, une nuit. Elle s'était rappelée alors qu'elle ne savait pas son adresse, même pas son nom, seulement son prénom, Jacques..

— Un homme inconnu s'est jeté dans la Seine, au pont de la Concorde. Son corps a été retrouvé.

...Une voix entrecoupée avait parlé au brigadier qui avait décroché le téléphone, dans le poste.

— Allo, je viens de voir un homme se jeter du haut du pont de la Concorde. J'ai brisé la glace du placard de secours, j'ai lancé la bouée dans l'eau. Je ne le vois plus.

Quatre cyclistes étaient partis, pendant qu'on téléphonait aux pompiers. Et un peu après, tandis que les agents couraient sur les berges et que des mariners réquisitionnés cherchaient en bateau, avec des gaffes, sur le pont les pompiers avaient installé un projecteur et fouillaient l'eau. On avait mis une heure pour retrouver le corps coincé

entre deux péniches, on l'avait tiré sur la berge, on l'avait ramené au poste, dans un brancard-voiturette.

Il n'y avait aucun papier dans les poches. Seulement quelques billets de dix francs roulés en boule avec une feuille de carnet où quelques mots étaient tracés :

— Je me suicide. Qu'on distribue cette monnaie à ceux qui auront la peine de s'occuper de mon cadavre.

Un brigadier demanda :  
— Est-ce qu'on l'envoie à l'Institut médico-légal ?

— Attendez, dit le chef. Il se pencha. Il venait de voir, à la boutonnière du mort une rosette, une décoration.

— Je crois qu'il vaut mieux demander conseil à la Préfecture, par téléphone.

— C'est la rosette du Nicham-Iftikar, dit un gradé.

— Ah ! dit le brigadier-chef, rassuré. Alors vous pouvez l'envoyer à l'Institut. On vérifiera seulement demain.

— Une rixe a éclaté, dans un bar du boulevard de la Chapelle. Plusieurs individus ont été blessés. A la suite de ce désordre, une ronde a été faite dans le quartier par les agents.

Le premier coup de feu était parti on ne savait comment, ni d'où. Tous les hommes furent debout, la main droite dans la poche. Les filles se bousculèrent pour s'enfuir. Le joueur d'accordéon cracha sa cigarette

rette et posa son instrument à côté de lui, sur le parquet. Le patron lâcha la bouteille qu'il tenait, sauta à son tiroir-caisse, le ferma à clef et se tint devant, les poings sur le comptoir. Un garçon s'accroupit derrière le zinc.

Six hommes se battaient maintenant, parmi les chaises brandies et cassées, les tables renversées. Une balle étoila une glace. D'un signe de tête, le patron avait montré le téléphone à sa femme. Celle-ci se glissa la tête baissée jusqu'à la cabine.

— Allo, Danton police.

Aux mots de Danton police, les téléphonistes donnent instantanément en priorité le service spécial à la Préfecture. Celui-ci alerté, prévient à son tour par le téléphone automatique le poste le plus rapproché du lieu où on réclame aide.

— Allo. On se bat, chez nous, boulevard de la Chapelle.

...Tel numéro. L'automatique sonne dans la salle du poste de la Goutte d'Or. Le chef a écouté, s'est levé.

— Tout le monde sur pied.

Les cyclistes sautent en voltige sur leurs vélos. Le camion que possède chaque poste sort de son garage, se range sur le trottoir. Les gardiens s'y entassent. Les cyclistes, le camion, c'est une tempête qui s'abat boulevard de la Chapelle. Des coups de sifflets éclatent partout. Le chauffeur freine encore que les agents ont sauté sur le pavé, se ruent dans le bar où l'on entend des fracas de vitres brisées. La bousculade est courte. Par l'arrière-boutique, par une fenêtre, les affranchis en colère s'éparpillent ! Les gardiens ressortent deux par deux traînant, tirant des hommes qui se débattent.

Le bar est vide. Le patron, le ventre contre sa caisse commence d'évaluer la casse. Dans un coin une fille aux épaules étroites, seule, vêtue d'une robe de soie artificielle, pleure silencieusement en tordant dans ses mains une casquette d'homme.

Dans la rue voisine, un bicot, à genoux au coin d'une rue, tire sans se presser, en visant, sur deux ombres qui courent.

Les agents battent le quartier. A pied ils barrent les rues, les cyclistes rabattent les silhouettes suspectes, les petites autos noires de ronde font la liaison entre les groupes.

— Haut les mains ! Montrez vos papiers !  
— Ne bouge pas. Montre ce que tu as dans cette poche. Pourquoi as-tu un rasoir ?

Au poste, les hommes arrêtés sont poussés dans le violon. Ils s'assoient sur les bas-flancs. Un essieu du sang qui coule sur sa joue. Dans un autre coin, il y a un type en smoking, sans col.

— Qu'est-ce que tu as fait, toi ?

— On m'a pris avec de la coco plein les poches. C'est une poule que j'avais plaquée qui m'a donné.

L'homme qui saigne, qui est nu tête, qui a dû oublier sa casquette dans la bagarre, dans le bar, hoche la tête :

— Les femmes, c'est pas régulier.

Un autre, très jeune grelotte de peur et pleure, la tête rentrée dans les épaules. On entend dans la cellule des femmes les râles d'une ivrognesse.

— Silence, crie un agent en donnant un coup de pied dans la porte...

— Deux taxis se sont heurtés, rue Caumartin. Il y a un mort et trois blessés.

— Un individu a attaqué une débitante, rue Blanche, pour la dévaliser. Il a été arrêté.

...Il était venu au début de la soirée et il était resté là quatre heures, attablé devant un verre de bière. C'était un garçon jofuflu, rose, correctement vêtu. Parfois, à la dérobée il regardait la patronne qui allait de table en table, prenait de la monnaie dans son tiroir ouvert, versait parfois elle-même à boire. Les clients s'en allèrent les uns après les autres. A la fin il n'y eut plus que lui. Il soupira, se passa la main sur la figure puis se leva. La patronne, derrière le comptoir faisait sa caisse. Il s'approcha, saisit sur le zinc une bouteille vide, se pencha et l'abattit sur la tête penchée de la femme. Elle tomba en avant sous le coup puis se redressa, recula jusqu'au mur en criant. Elle avait mis sa main à son front et entre ses doigts coulait du sang. L'agresseur hésita une seconde, sa bouteille à la main. La porte de l'arrière-boutique s'ouvrit ; quelqu'un parut qui s'essuyait les mains. Alors l'homme sauta dans la rue, se mit à courir sur le trottoir. Les cris le poursuivaient, il aperçut la silhouette de deux agents cyclistes qui accouraient, se retourna d'un bloc, s'enfuit de l'autre côté. Des chauffeurs de taxi en garage lui barrèrent le chemin, s'accrochèrent à lui. Il essaya de les bousculer, il secoua. Ils frappèrent, il tomba sur les genoux. A ce moment, les gardiens arrivèrent, les cyclistes d'abord, puis d'autres, par deux, par trois.

Le malchanceux, couvert d'horions fut traîné au poste.

« Ne me tuez pas gémissait-il, ne me faites pas de mal ».

Le agents riaient autour de lui.

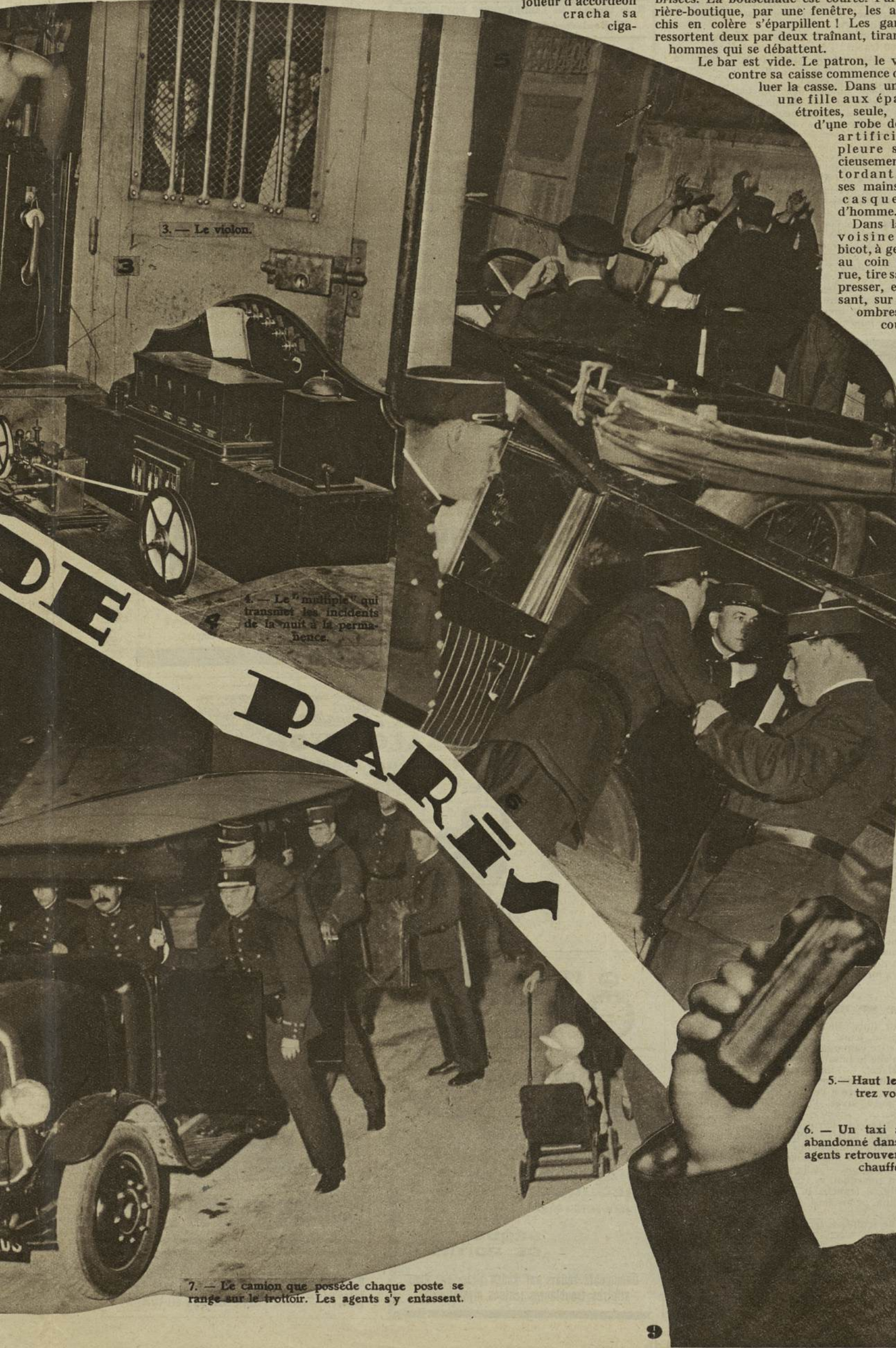
— Trente-sept filles soumises ont été arrêtées dans le quartier du faubourg Montmartre et envoyées à Saint-Lazare.

— Deux vieillards, le mari et la femme, se sont pendus dans leur mansarde. Ils étaient dans la misère.

Le permanencier de la police municipale vit qu'il était six heures. Il faisait grand jour. Il se leva, quitta sa blouse, mit son veston, mit en paquet tous les télégrammes jaunes. Son collègue qui le relevait entra, frais, rasé, jovial.

— Alors ? Nuit chargée ?  
— Peuh ! grommela l'autre, en brossant son chapeau avec sa manche.

Paul BRINGUIER.



3. — Le violon.

4. — Le "multiplex" qui transmet les incidents de la nuit à la permanence.

5. — Haut les mains ! Montrez vos papiers.

6. — Un taxi a été trouvé abandonné dans la rue. Les agents retrouvent le nom du chauffeur.

7. — Le camion que possède chaque poste se range sur le trottoir. Les agents s'y entassent.



# GRANDS PROCÈS

## Le revolver conjugal

**N**omme, lorsqu'elle tua son mari d'une balle de revolver, Eugénie Vitrac fit cesser le martyre que ce jeune architecte subissait depuis plusieurs années. Pour son malheur, Jean Vitrac avait épousé Eugénie...

Sous sa rondeur grassouillette, Eugénie était bien la plus acariâtre, la plus odieuse, la plus cruelle des femmes. Elle n'avait même pas le mérite — comme tant d'autres, trop préoccupées du bon ordre de leur intérieur et pas assez du bonheur de leur époux — de tenir convenablement son ménage.



Eugénie Vitrac, meurtrière de son mari, qui vient d'être condamnée à cinq ans de travaux forcés.

Lorsque Vitrac rentrait chez lui, le repas n'était jamais prêt. L'argent se volatilisait — non pas en fredaines, mais en dépenses stupides, en fantaisies de gamine... Jean Vitrac paraissait avoir pris son parti de cet enfer : il subissait les reproches injustes, les criaileries d'Eugénie, il consentait à se laisser dépouiller sans profit, il avait fermé les yeux sur les égarements passés de la mégère (vol de 30.000 francs commis dans une perception et dont il avait dû assurer le remboursement), et il n'avait d'autre consolation que de voir, de temps à autre, d'excellents amis...

Eugénie Vitrac supportait mal la patience de son époux : peut-être eût-elle préféré qu'il réagît plus vivement, qu'il répondît à ses cris par des cris, à ses injures par des grossièretés définitives, et que chacune de ses propres claques lui valût deux soufflets... Mais, hélas ! rien... L'architecte restait calme, et souffrait en silence...

Et puis, un dimanche après-midi, avec ses bons amis, les Derudder, il fit une promenade en automobile... On devine la réception que lui ménagea, à son retour, Eugénie...

— D'où viens-tu ?... Comme il sentait l'explosion de colère tout proche, il crut plus prudent de reprendre son chapeau et se dirigea vers la porte... Le revolver conjugal l'abattit dans l'antichambre...

A l'audience, Eugénie Vitrac se montra si agressive, si franchement désagréable, que le président Fredin ne put dissimuler son agacement.

— Votre pauvre mari aurait bien dû, pour calmer votre colère, vous administrer de temps à autre une solide correction !...

Et l'on sentait que, si la dignité de ses fonctions ne l'en avait empêché, autant qu'une certaine difficulté matérielle, M. Fredin eût, sur le champ, corrigé la mégère...

Eugénie Vitrac eut beau assurer qu'elle aimait passionnément son mari, les jurés n'en crurent rien... Toute leur pitié se porta sur le jeune architecte défunt.

La meurtrière que défendait M<sup>e</sup> Pierre Gabriel a été condamnée à cinq ans de travaux forcés.



Inculpé d'escroquerie, Jean Charles Millet, le héros de l'affaire des faux tableaux, s'est vu condamner par le tribunal de Melun à un an de prison et à la restitution des sommes et des œuvres d'art détournées.

## Le crime du "navigateur"

Dominique Nicolai, corse et "navigateur" — c'est ainsi qu'il décline sa profession, répondant à l'interrogatoire du président des assises — a trente ans...

Le 1<sup>er</sup> août 1929, il a abattu de deux coups de pistolet, celle qui pendant trois ans avait été sa compagne, Marie Scotto, femme divorcée et mère d'un enfant de 8 ans, et qui ne voulait plus continuer à l'entretenir...

Car ce "navigateur", œil noir, geste fébrile, frisé et trapu, avait trouvé en Marie Scotto — l'expression est du président — une poule aux œufs d'or...

Seulement, une circonstance indépendante de la volonté de son auteur avait éloigné pendant deux ans Dominique Nicolai de sa maîtresse ; il avait dû subir ce long emprisonnement à la suite d'un vol.

Et lorsque, libéré, il cherche à reprendre Marie Scotto, celle-ci lui fit comprendre qu'il devrait trouver ailleurs son pain quotidien...

Nicolai essaya bien de transiger : il accepterait de rendre à Marie Scotto la liberté, à condition qu'elle lui payât une indemnité de rupture : 25.000 francs, pas un sou de moins...

Un dernier rendez-vous, succédant à tant de vaines entrevues, fut fixé, boulevard Ornano, à dix heures du matin.

Nicolai maintint son exigence ; Marie Scotto offrit 6.000 francs ; l'écart était considérable ; et même, sur cette somme, elle ne pouvait remettre qu'un acompte de 300 francs. Alors, sous les yeux de l'enfant, il tua la mère.

Extrêmement bavard, le "navigateur" s'énerve dès qu'on lui pose des questions embarrassantes... Et, certes, elles ne manquent pas.

— C'est cette femme qui m'a mis dans le mauvais chemin...

Le président. — Les témoins diront que vous avez tiré sur elle avec beaucoup de calme...

Dominique Nicolai. — Il n'y avait pas besoin de jouer du clairon ! Au contraire, j'ai le sang vif ; j'avais le doigt sur la détente ; je le dis sincèrement ; je ne suis pas ici pour détourner la justice, mais pour la mettre au clair...

Le président. — Vous ne pouviez vivre sans son argent et vous l'avez tuée, parce que vous saviez qu'elle ne vous en donnerait plus : crime de souteneur.

Le "navigateur" a bondi comme un fauve irrité.

« Souteneur ! souteneur ! je ne sais même pas ce que ce mot veut dire... C'est vous qui me l'apprenez, monsieur le président... Ah ! mais, tout de même, il ne faudrait pas m'accabler de la sorte :



Dominique Nicolai, "navigateur" s'énerve : C'est cette femme qui m'a mis dans le mauvais chemin.

J'ai toujours travaillé... Il n'y a qu'à voir mon passé...

La voix grave de l'avocat-général Gaudel évoque ce beau passé :

« Deux condamnations pour vol : et vous étiez en prison lorsque Marie Scotto quitta Marseille en compagnie d'un nouvel amant... »

Nicolai. — Elle ne m'a jamais donné un sou : je voulais la marier (sic) ; je l'ai même présentée à mes parents, de braves gens... elle : une prostituée ; preuve que je l'aimais...

Cet amour était tel qu'il chercha à la revoir ; il partit pour Paris, où il savait qu'elle était allée en quittant Marseille ; il obtint son adresse... par la préfecture de police, en se faisant passer pour son cousin...

Et le drame ne tarda pas.

Le jury de la Seine — indulgent au crime passionnel, mais hostile à "l'homme du milieu" — a condamné Dominique Nicolai, malgré les efforts éloquentes de M<sup>e</sup> Campinchi et Guerrier, à 20 ans de travaux forcés et 10 ans d'interdiction de séjour.

## Elle se moquait de moi !

Et pour finir, l'histoire lamentable de Bernard Lagane, jeune sculpteur sur bois, qui égorgea sa petite camarade, Elise Guet, quinze ans, parce qu'elle le faisait enrager...

Le président. — Vous n'aviez aucun droit sur elle ? Depuis deux mois, vous lui reprochiez de ne pas être exacte à vos rendez-vous, et de sortir, en auto, avec l'industriel chez qui elle travaillait...

Bernard Lagane ne répond pas. Voyons, parlez ! insistait le président. Les minutes comptent doubles pour vous... Il faut tout dire. Dans une heure, il sera trop tard...

Bernard Lagane. — Elle se moquait de moi ! Et c'est pourquoi, le 17 novembre dernier, rue de Reuilly, il trancha la gorge d'Elise Guet et l'abandonna, agonisante, dans le ruisseau, comme un chien.

Le jeune sculpteur fera dix ans de reclusion. Jean MORIÈRES.

**Le Détective E. GODDEFROY**  
ex-Officier Judiciaire  
8, rue Michel Zwaab - BRUXELLES

## CE LIVRE TRÈS INTÉRESSANT

INDIQUE LA MANIÈRE DE TRAITER LES MALADIES PAR LES PLANTES

Sa place est dans toutes les Familles



M. le Directeur des LABORATOIRES BOTANIQUES  
89, Boulevard Sébastopol - PARIS (2<sup>e</sup>)

Veuillez m'envoyer gratis et sans engagement un exemplaire du livre : DET "LES VINGT CURES DE L'ABBÉ HAMON"

Nom  
Rue  
Ville  
Département

**TAILLEUR SUR MESURE**  
— E/PAYAGE / JU/OU'À —  
— COMPLÈTE / FAT/FACTION —  
COUPE IMPECCABLE PAR EX-PREMIER COUPEUR DES GRANDS TAILLEURS  
**12 MOIS DE CRÉDIT**  
DEPUIS 50 FR. PAR MOIS.  
**ETABL' G. VIDAL**  
14, SQUARE CIGNANCOURT PARIS  
METRO: SIMPLON  
TEL: NORD 57-71

**NOUVEAU COURS PRATIQUE d'Hypnotisme et de Suggestion**  
**L'INFLUENCE PERSONNELLE**  
sur les autres et à distance par le Professeur R.-J. SIMARD  
Un volume illustré franco recommandé 22 francs  
du même auteur : TRAITÉ DE SORCELLERIE ET DE MAGIE PRATIQUE  
Un fort volume illustré franco rec. 33 francs  
Librairie ASTRA, 12, rue de Chabrol, 12, PARIS (8<sup>e</sup>)

Installation et Décoration d'appartements  
**AU SALON D'OR**  
218 faubourg St Antoine  
Paris  
Catalogue et Renseignements gratuits sur demande.

**A TITRE DE RÉCLAME 10 fr.**  
Au prix de la main-d'œuvre vous livrons une montre pour... Soignée, garantie 5 années. Envoi contre remboursement. Ecrivez  
Etab<sup>l</sup> A.D. VICTOR, rue Amelot, PARIS.

Collection **mrf**  
"Ne jugez pas"  
dirigée par André Gide  
N<sup>o</sup> 1. **L'AFFAIRE REDUREAU**  
Suivie de Faits Divers  
N<sup>o</sup> 2. — LA **SÉQUESTRÉE DE POITIERS**

Documents réunis par André Gide sur deux affaires troublantes restées mystérieuses.

## DEMANDEZ A VOTRE COIFFEUR

L'ETUI MIGNON DU NOUVEAU ROUGE  
**Madelys**  
PREMIER ROUGE GARANTI SANS DANGER, QUI COLORE LES LEVRES SANS LES GRAISSER ET QUI TIENT !  
L'ETUI MIGNON DURE UN MOIS  
FRS.  
PRIX : 2  
CHEZ TOUS LES BONDS COIFFEURS - PARFUMEURS ET FRANCO CONTRE TIMBRES  
À L'INSTITUT MADELYS  
37 - RUE SAINT-LAZARE - PARIS

**2.000 PHONOGRAPHES donnés pour rien**  
à titre de propagande aux deux mille premiers lecteurs de DÉTECTIVE ayant trouvé la solution exacte du rébus ci-dessous et se conformant à nos conditions.  
Il faut, en remplaçant les points par des lettres, trouver les noms de trois grandes villes de France :  
**P . R . S  
R O . . N  
N . . C Y**  
Envoyer la réponse aux **Établissements PALMA**  
99, Boulevard Auguste-Blanqui, 99  
**PARIS (13<sup>e</sup>)**  
Joindre à votre envoi une enveloppe timbrée portant votre adresse.

**SANS RIEN VERSER D'AVANCE**  
Au même prix qu'au COMPTANT  
Le merveilleux phonographe portatif  
**800 FRs PAYABLES 70 FRs par MOIS**  
**COMPTOIR RÉAUMUR** 78, r. Réaumur PARIS-2<sup>e</sup>  
Catalogue Général N<sup>o</sup> 18 adressé franco sur demande

**GRANDIR** de 10 cm. en 3 mois. Notice 0.50. Ecrire Physical Système : Série 14. Boîte postale 203, Bureau 9, Paris-9<sup>e</sup>.



# LA SCIENCE CONTRE LE CRIME

XX(1).

## La dactyloscopie aussi vieille que le monde.

**D**E tous les chapitres de la criminalistique, le plus important, le plus brillant et le plus connu est évidemment celui qui concerne les empreintes digitales. On en parle aujourd'hui presque autant dans les feuillets que dans les laboratoires ; peut-être un peu plus. Mais, depuis que tant de gens se mêlent d'en parler ou d'en écrire, il s'est constitué autour de la dactyloscopie une légende qui tend à devenir bien fumeuse.

Un premier point, qui appelle quelques précisions, est l'origine même de cette technique si précieuse. Depuis combien de temps s'est-on aperçu que le bout des doigts, et quelques autres régions du corps : paume de la main, phalanges et phalanges, plante du pied et orteils présentent de petits dessins à la fois toujours identiques à eux-mêmes sur un sujet donné, depuis la naissance jusqu'à la mort, et infiniment variables d'un sujet à un autre, à tel point qu'il n'y a pas deux doigts au monde qui présentent un dessin, je ne dis pas identique à celui d'un autre, mais risquant d'être confondu, et qu'ainsi l'empreinte digitale est le plus précieux et le plus sûr des moyens d'identification ?

La commune renommée attribue la découverte des empreintes digitales à Bertillon. On ne prête qu'aux riches. Mais c'est là une galéjade, et qui, je crois, aurait médiocrement réjoui l'illustre inventeur de l'anthropométrie et du portrait parlé.

En effet, Bertillon n'a jamais été fort enthousiaste de la dactyloscopie, dont il a vu l'emploi se substituer, sur la terre entière, à celui des mesures osseuses dont il était

sur des poteries japonaises préhistoriques qui a incité Faulds à entreprendre une des premières études scientifiques qui ait été faite sur la dactyloscopie. Les objets romains ou gallo-romains, tels que les tuiles, les moules en plâtre des sculpteurs, les briques, les vases, les lampes, portent tous les empreintes digitales ou palmaires de ceux qui les ont fabriqués.

Nous avons au musée de police de Lyon des empreintes de paume de main dans des lampes gallo-romaines du second siècle, empreintes aussi belles et aussi nettes que si on les avait faites hier. Dans la fameuse collection de Glozel, mon assistant et ami, le docteur Harry Sodemman, actuellement directeur du Laboratoire de police technique de Stockholm, a relevé sur une brique une empreinte digitale, malheureusement fort petite ou plutôt très fragmentaire.

On conçoit que ces dessins, apparaissant sur tous les objets usuels, aient impressionné les hommes primitifs. L'homme quaternaire a donc été amené à s'intéresser à la dactyloscopie non pas du tout du point de vue policier — ce serait une énorme sottise de le prétendre — mais du point de vue ornemental et esthétique.

Cela explique que l'on trouve, en des points de la terre extraordinairement dispersés, des monuments préhistoriques où l'artiste a, il y a dix ou vingt mille ans, dessiné ou gravé les crêtes papillaires des doigts avec une surprenante précision.

Un premier cas de ce genre, fort connu des archéologues, est celui des rochers de Kejimkoojik, en Nouvelle-Ecosse (Canada). On voit là une main gravée, présentant sur les phalanges le schéma de dessins digitaux d'une netteté parfaite, surtout celui du pouce.

Plus près de nous, en Bretagne, on rencontre un cas de dactyloscopie préhistorique

bien plus curieux encore. Les fouilles qui ont été pratiquées en 1832 dans une petite île du Morbihan nommée Gavr' Inis ont mis à jour une allée souterraine longue de treize mètres, formée de deux rangées de menhirs réunis par des dalles horizontales. Vingt-trois des supports verticaux portent des dessins formés de lignes courbes, dont on trouvera figurés dans cette page de bons exemples. Les archéologues ne savaient comment expliquer ces dessins, à une époque où la dactyloscopie était moins connue des savants préhistoriens qu'elle ne le fut des hommes préhistoriques. Mais, en 1885, Alexandre Bertrand, dans un article passé inaperçu d'une revue populaire, *Le Magasin pittoresque*, signala l'étonnante ressemblance des gravures de Gavr' Inis avec les dessins digitaux.

Plus tard, dans un magnifique travail, Eugène Stockis, de Liège, mettait côte à côte chacun des dessins relevés sur les menhirs avec des dessins digitaux pris sur des fiches contemporaines et établissait ainsi avec une entière évidence que des Bretons morts depuis plusieurs milliers d'années avaient connu et minutieusement représenté les dessins digitaux considérés bien à tort comme une des plus récentes conquêtes de la science.

Seulement, il s'est passé cette chose extraordinaire qu'une connaissance, cependant si poussée, s'est effacée d'une façon totale depuis précisément que la civilisation existe. Effacée en Europe du moins. Car, en Extrême-Orient, il y a bien des siècles que l'empreinte digitale est non seulement connue, mais employée.

Dès le 7<sup>e</sup> siècle, plus précisément depuis l'an 650, le dessin digital est en effet signalé dans la loi japonaise et dans la loi chinoise. En effet, à la date que je viens d'indiquer,



Traces digitales dans une brique de Glozel.

les textes de Yung-Hwui spécifient que, « pour divorcer, le mari doit donner à sa femme un document établissant laquelle des sept raisons (désobéissance filiale, stérilité, débauche, jalousie, lépre, bavardage, vol) il indiquait pour le procès », et que « ce document devait être de l'écriture du mari, avec, au cas où le mari ne savait pas écrire, l'application de son empreinte digitale tenant lieu de signature ».

Dans la littérature chinoise du 12<sup>e</sup> et du 13<sup>e</sup> siècles, il est souvent fait allusion à l'emploi des « empreintes manuelles ». On voit, par exemple, un homme qui vient de capturer deux femmes poursuivies, « les obliger à imprégner leurs doigts d'encre et à les imprimer ».

Jamais l'usage de l'empreinte digitale ne s'est perdu ni en Chine, ni au Japon, ni en Corée, ni dans l'Indo-Chine. La question est de savoir quel sens ou quelle valeur les Extrême-Orientaux attachaient à cet emploi.

Un illustre dactyloscopiste argentin, dont j'aurai bien souvent occasion de parler ici, mon ami Juan Vucetich, a été étudier la question sur place. Il est revenu d'un séjour en Chine et au Japon avec cette notion très claire que l'application de l'empreinte sur documents est, pour les jaunes, une opération mystique. Ils y voient un symbole d'affirmation de la personnalité par le contact. Ce qui tendrait à faire admettre que Juan Vucetich a vu juste, c'est que l'immense majorité des empreintes appliquées sur des documents judiciaires par les Chinois ou les Japonais des siècles passés, sont de véritables taches d'encre où il est à peu près impossible de distinguer utilement quelque ligne du dessin.

Peu importe d'ailleurs que les Chinois et les Japonais aient employé le dessin digital comme un sceau mystique ou comme la meilleure preuve anatomique de l'identité ; il est sûr qu'ils ont connu et pratiqué la dactyloscopie depuis douze siècles. Et cela établit la très grande ancienneté d'une méthode à laquelle certains jocrisses reprochent d'être trop récente.

En tout cas, les Extrême-Orientaux se sont servis, et depuis très longtemps, de l'empreinte digitale pour signer les œuvres d'art. Qu'il s'agisse de céramique ou de statuaire, on trouve fréquemment l'empreinte de l'artiste. Les personnages sculptés ont souvent des crêtes papillaires dessinées. Paul Morand, dans *Rien que la terre*, dit avoir vu dans le Temple de Wat-po un grand Bouddha couché : « les doigts raides, sommairement traités, sont couverts de spirales, comme les dessins même de la peau ».

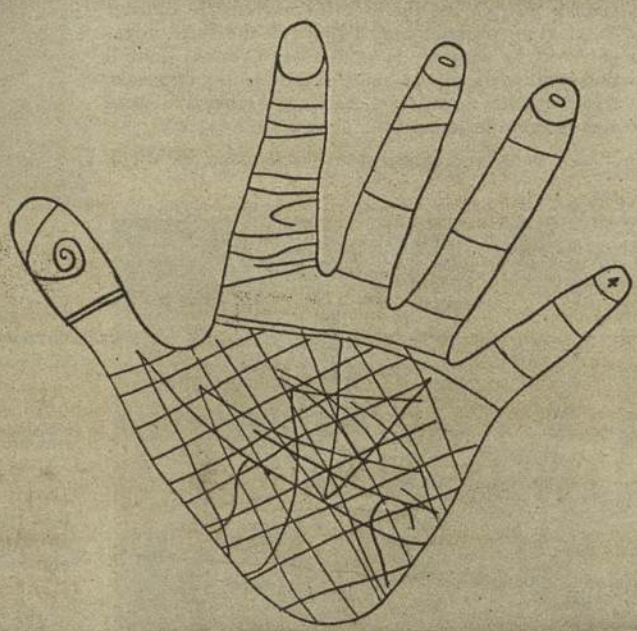
On serait bien embarrassé pour trouver quelque fait européen à mettre en parallèle avec cette abondante documentation chinoise et japonaise. Pour ma part, je n'en puis citer qu'un. Un magistrat lyonnais, M. le président Bryon, très averti des questions de criminalistique, remarqua, en visitant l'hospice d'Alise-Sainte-Reine, un sceau portant une empreinte digitale et attaché à un document qui relate la visite du Grand Roy. Il s'agirait de crêtes papillaires de Louis XIV, qui aurait ainsi attesté par son empreinte sa présence à l'Hospice d'Alise-Sainte-Reine.

Ainsi donc la dactyloscopie, connue de l'homme quaternaire et vieille autant que l'humanité et plus que la civilisation, a été pratiquée en Extrême-Orient depuis le 7<sup>e</sup> siècle jusqu'à nos jours sans interruption. Il reste à voir comment elle a réapparu en Europe, et comment elle est devenue la plus brillante des méthodes policières.

(A suivre.) **Edmond LOCARD,**  
Directeur du Laboratoire de police technique de Lyon.



Dessins digitaux représentés sur les menhirs de Gavr' Inis.



Empreinte digitale figurée sur un pétroglyphe de Kejimkoojik.

l'initiateur. Et, d'ailleurs, la connaissance des crêtes papillaires et de leurs traces remonte non pas aux policiers du 19<sup>e</sup> siècle, non pas même, comme j'aurai à le montrer ici, aux anatomistes du 16<sup>e</sup>, mais à l'homme primitif. Ne prenez pas ceci pour un paradoxe, car il est facile d'en administrer la preuve.

En effet, il paraît clairement démontré aujourd'hui que les dessins digitaux et palmaires sont une des premières notions dont l'humanité primitive avait eu la connaissance exacte.

On sait que l'homme des cavernes ornait de gravures ses armes et ses instruments, et aussi qu'il décorait parfois les murs des grottes où il logeait. Il existe un art aurignacien fort remarquable, comportant des figurations humaines et animales et des motifs décoratifs variés. Au milieu de ces dessins, on note des représentations de la main humaine : tantôt ce sont des peintures, en rouge ou en noir, de mains stylisées semblables à des peignes à quatre ou cinq dents, comme dans la célèbre grotte d'Altamira, en Espagne ; ou bien, on rencontre le dessin obtenu en appliquant directement la main enduite d'oxyde rouge de fer, et en retouchant ensuite ce calque.

Enfin, comme dans la grotte de Gargas, on trouve des silhouettes par épargne : la main était appliquée sur la paroi humide, une poudre rouge ou noire, jetée autour de la paume et des doigts écartés, en dessinait les contours. Dans ce dernier ordre de cas, on trouve surtout des mains gauches — 124 contre 15 mains droites seulement — ce qui prouve que l'artiste se servait de l'une de ses mains comme modèle, et aussi que les hommes primitifs étaient en grande majorité droitiers. Souvent une ou deux phalanges manquent, ce qui s'explique très simplement par des accidents du travail, et surtout par des accidents de chasse ou de bataille, vraisemblablement fréquents.

Avec la poterie des époques néolithiques, un nouvel ordre de faits vint fixer bien plus nettement encore la pensée de l'homme sur l'anatomie des doigts. L'argile pétrie et couverte de moulages papillaires, la dessiccation au soleil et la cuisson fixent ces empreintes et les rendent permanentes.

C'est la découverte de lignes papillaires



Empreinte de paume de main fixée et cuite dans un débris de lampe gallo-romaine.

(1) Voir *Détective* à partir du n° 68.



# LA VENGEANCE DE



Le gardien regarda curieusement la femme. Une Franchucha au Consulat de France de Buenos-Ayres, cela ne se voit pas tous les jours !... Une enrichie, sans doute, car des repentantes, il ne s'en trouve jamais !...

Juliette Heitz passa le seuil. Elle était en robe légère, comme lorsqu'elle était arrivée au *Pois Vert*, dans l'auberge de Mendoza, où sous la surveillance sévère de Baptiste, l'ancien traitant, et de sa femme Gigolette, elle s'était vendue pour trois pesetas aux navigateurs et aux dockers. C'était une petite femme mince, assez jolie. Des odeurs de parfum à bon marché et de fard montaient sur son passage. Une fois la porte franchie, elle donna l'impression de respirer plus librement.

La Franchucha venait chercher sa vengeance. C'est un drame unique dans l'histoire de la Traite des Blancs que celui de la petite Messine... Le comprendront mieux que tous, ceux qui de près ou de loin ont approché les Flibustiers modernes, grands et petits marchands de femmes, trafiquants audacieux de l'amour vénal. Juliette Heitz, en pénétrant au Consulat de France, déclarait « la guerre à la Flibuste », lançant un défi à ceux qui l'avaient courbée sous leur loi. Elle changeait de barricade.

Elle n'ignorait rien des périls qui la menaçaient en rompant avec la loi du Milieu, car les Flibustiers modernes, comme les Prères de la Côte de jadis, ne conçoivent point que ceux qu'ils ont comptés dans leurs cargaisons humaines, puissent prétendre à leur reprendre, sans les racheter, leur vie et leur âme...

Elle entra.

— Monsieur le Consul...

L'émotion contracta sa gorge. On fit asseoir la Franchucha. Elle prit le temps de pleurer à gros sanglots.

— J'ai peur, dit-elle... Je voudrais être rapatriée...

— Pourquoi ?

— J'étais hier encore dans la maison de tolérance, ouverte sous l'enseigne du *Pois Vert*, au « Cour Moyen », dans le faubourg de Mendoza. J'étais là, parmi vingt femmes, dont cinq créoles, esclave soumise aux caprices de trente, quarante et cinquante passants chaque jour... On m'y a retenu par la violence... Un de ces passants, un Allemand a eu pitié de moi. Il m'a fait évader pendant que mes geôliers étaient endormis. J'étais nue. Il m'a caché dans son automobile. Il m'a accompagné à son hôtel. Me voilà... Je suis sans papiers...



L'hôtel de la rue Vintimille où Lazare fut arrêté.

On voit rarement à Buenos-Ayres une femme à plaisir se plaindre de son sort. Les esclaves du Milieu ont leur orgueil, comme les hommes... Le Consul de France ajusta son monocle. Il fixait la plaignante. Il l'interrogeait sur ses mobiles. Apparemment, il n'avait pas affaire à une vierge. Ses dossiers l'éclairaient d'ailleurs. La Franchucha, en d'autres pays, avait fait payer son amour. De qui voulait-elle donc se venger ?

— Alors, on vous a fait venir à Buenos-Ayres sans votre consentement ? dit-il sans conviction.

— Exactement, reprit Jeanne Heitz, avec fermeté. D'ailleurs, voici mon histoire.

## L'homme de la rue

« Je me suis mariée en 1919. J'aimais mon mari, Nicolas P..., mais la vie ne tarda pas à nous séparer... Je n'ai pas à vous expliquer cette période de ma vie où je fus malheureuse. Je quittai Metz, d'où je suis originaire pour Paris. J'étais sans ressources : je m'embauchai comme fille de salle, à l'Asile des femmes sans gîte, rue Fessard, à « Pauline Rolland ».

« J'ai vécu là parmi des pauvresses et des filles, sans me douter qu'un jour prochain, je connaîtrais le même sort. Cela commença par une rencontre, bien faite pour exalter mes espoirs, un dimanche d'août, aux Buttes-Chaumont.

« Lazare était un beau garçon, frisé, très blond, avec des yeux très bleus et un visage rose... Il portait un costume de sport, qui lui donnait une apparence de correct gentleman. Il parlait couramment l'espagnol et l'anglais...

« Il me donna l'impression d'être riche... J'ignorais alors qu'il sortait de prison, qu'il avait été plusieurs fois condamné, qu'il trafiquait des bouges et des femmes... Il parlait de ses villas, de ses automobiles. Il me prit en pitié. Lorsqu'il se fut renseigné sur mon infortune, il me dit :

« — Pourquoi, puisque vous savez danser, n'entrez-vous pas dans un dancing. J'en connais un à Barcelone, dont le propriétaire est mon ami. Voulez-vous que je vous y conduise. Entre amis, il faut se rendre service. Vous me rembourserez mes frais... »

« Je gagnai un franc cinquante par jour à Pauline Rolland, où j'étais nourrie et couchée. C'était la vertu, mais aussi la misère !... J'acceptai les propositions de Lazare... »

— Ne saviez-vous pas, interrompit le Consul, à quelles besognes, en Espagne ou ailleurs, Lazare vous destinait ?

La Franchucha garda un instant le silence, puis elle reprit :

## Paris-Barcelone

« Je revis Lazare le lendemain et me déclarai prête à accepter ses services.

« — Cela tombe bien, dit-il. J'écris justement à mon ami Victor (retenez ce nom, monsieur le Consul), et comme ma maîtresse est absente, vous pourrez loger chez moi. D'ailleurs, vêtue comme vous êtes, vous ne pourriez être acceptée à Barcelone. Je vais vous procurer des toilettes et tout ira bien. »

« Cet homme était, en vérité, un bien obligeant ami. Il m'emmena dans une chambre qu'il occupait rue de Vintimille, et me fit une place près de lui. Durant huit jours, je ne quittai pas cette chambre. Lazare la quittait chaque matin vers neuf heures et m'y enfermait. Il revenait vers midi, et nous allions déjeuner ensemble, en compagnie d'Emile et de Maurice, deux autres gentlemen qui parlaient également l'anglais et l'espagnol. J'étais immédiatement enfermée, après le repas, et ne retrouvais ma liberté qu'à la nuit en sa compagnie et il m'emmenait volontiers, au théâtre, au cinéma ou au dancing. Lors de nos rencontres journalières, Emile et Maurice me racontaient qu'il y avait beaucoup d'argent à gagner à Barcelone, dans les dancings, et ils me félicitaient sur la chance que j'avais eue de faire la connaissance de leur ami Lazare... Je n'ai compris que beaucoup plus tard qu'ils avaient été mis au courant par Lazare de mon voyage à Barcelone, puis à Buenos-Ayres... »

« Il ne m'était pas possible de quitter la France sans une autorisation maritale. Lazare poussa l'obligance jusqu'à me faciliter les moyens de tourner la loi. Il me proposa tout d'abord de me faire voyager sous le nom de sa maîtresse Yvonne, dont il possédait le passeport, mais comme je m'y opposais, il me conseilla de me faire établir une carte d'identité à mon nom de jeune fille. »

« — Pour bien réussir dans votre place, me dit-il,

« il importe de taire toujours que vous êtes mariée, et que je m'occupe de vous ! »

« Le même jour à minuit, comme nous rentrions du cinéma, une femme vint à notre rencontre. C'était Yvonne Rosset, la maîtresse de Lazare. Elle était affreusement laide, avec des fausses dents trop visibles et un tic nerveux, qui lui faisait continuellement claquer les paupières. Lazare, sans honte aucune, lui raconta brièvement mon histoire et l'invita à partager ma chambre. Puis il sortit et ne rentra que le lendemain vers midi.

« La situation dans laquelle je me trouvais n'était pas aussi gênante qu'on pourrait le croire, puisque Lazare n'était pas mon amant et ne m'avait jamais demandé d'avoir avec moi des relations amoureuses. Yvonne, d'ailleurs fort sociable, m'entretint aussitôt de mon départ pour Barcelone et m'annonça son intention de faire avec moi le voyage.

« Nous partîmes le lendemain. Un homme, Victor, l'ami de Lazare, nous attendait à la gare. On me laissa seule avec lui. Le couple disparut. Mon nou-



M. Bayard, Commissaire à la Sûreté Générale.

trois jours après mon arrivée à Barcelone, je suis devenue la maîtresse de Victor. Il m'avait tant fait de gentillesses et de belles promesses... Je n'avais jamais été l'objet, je vous le répète, d'une sollicitation quelconque de Lazare. Comme je fis part à Victor de cette circonstance, il me répondit simplement :

« — Parbleu ! Tu m'étais réservée. S'il t'avait touchée, il aurait eu affaire à moi... »

« J'avais donc été vendue ? Cela je ne le compris pas encore... »

## Les délices du « Safan »

« Mon séjour à Barcelone ne dura pas plus de quinze jours. Enfin, Victor me conduisit à bord du vapeur italien *Jules César*, ancré dans le port de Barcelone. Je lui demandai à plusieurs reprises en quel lieu de l'Amérique il s'appretait à me conduire.

« — Chicago ou New-York. Cela dépend. A ton choix ? répondait-il. »

« J'étais, je vous l'affirme, très éloignée de penser qu'il avait pris les billets pour Buenos-Ayres. Aussi ne formulai-je aucune réclamation aux policiers chargés d'examiner mes passeports. Je vous ferai grâce du voyage : il commença bien, mais il devait mal finir. La conduite de Victor changea pendant la traversée. Autant il était agréable et charmant à mon égard, au départ, autant il se montra violent lorsque nous eûmes dépassé Rio-de-Janeiro.

« Le voyage dura seize jours. Dès que nous eûmes débarqué à Buenos-Ayres, Victor me fit gagner une chambre, préparée à l'avance et m'y enferma. Le même soir, il vint me chercher et me réembarqua pour Rosario, à quatre heures de chemin de fer du port.

« C'était la fin. Un homme qui parlait notre langue avec un gros accent méridional nous attendait à la gare. J'appris plus tard que c'était le riche propriétaire de la maison de prostitution, connue à Rosario sous le nom de *Safan*. Il nous fit monter dans sa voiture et, arrivée chez lui, me fit enfermer dans une chambre.

« Que se passait-il ? Je n'allai pas tarder à le savoir... J'entendis Victor discuter longuement, àprement avec plusieurs Français que j'avais aperçus dans la salle basse de cette étrange demeure. Leur conversation se poursuivit à voix basse, mais je pensai qu'il était question de moi, car mon nom fut à plusieurs reprises prononcé. Enfin, Victor entra brusquement dans ma chambre, m'expliqua l'énigme.

« — On va s'expliquer, dit-il. J'ai à Santa-Fé une femme qui fait la p... depuis quatre ans... Ne fais pas la sottise... Si je t'ai amenée ici, ce n'est pas pour être danseuse, mais pour faire comme elle... »



Yvonne Rosset, maîtresse et complice de Lazare.

veau cavalier, Victor, très prévenant, me conduisit dans une chambre d'hôtel qu'il avait louée pour moi et ne revint que le lendemain.

« — Où est Lazare ? lui demandai-je.

« — Il est parti, me répondit Victor, sur un ton qui me glaça. »

« A partir de ce moment, Victor fit comme Lazare. Il m'offrait tous les objets que je souhaitais ; il m'emmenait au cinéma, au dancing et au théâtre. Intriguée par ce genre de vie, je lui demandais s'il comptait m'engager rapidement dans son dancing. Il murmura :

« — Repose-toi encore pendant quelques jours. Tu as bien le temps de travailler... »

« Je ne me déclarai pas satisfaite et comme je le harcelai, il me dit enfin :

« — J'ai vendu mon dancing de Barcelone. J'en possède un autre beaucoup plus beau en Amérique, où je te conduirai. Tu resteras toujours avec moi. Au bout de deux ans, tu pourras revenir chez tes parents, car tu seras riche !... »

Ici Juliette Heitz s'interrompit un instant, comme si elle avait deviné la question que le Consul de France à Buenos-Ayres, manifestait l'intention de lui poser.

« — Je dois vous avouer, monsieur le Consul, que



Le port de Barcelone où Juliette Heitz fut embarquée pour la capitale argentine.



# LA FRANCHUCHA



Juliette Heitz, la "Franchucha" qui s'est vengée.

« Tâche de marcher droit ! Sinon, gare à toi, car tu pourrais bien ne plus revoir la France !... »  
 « Je lui criai des injures... Je lui affirmai que je saurais me plaindre, que je ne voulais pas faire ce métier. Il se rua sur moi, m'arrachant les cheveux, me meurtrissant le visage, me piétinant, si bien que, bientôt, je fus incapable de me défendre.

« Je restai, couchée sur le parquet, jusqu'au lendemain. Je n'aurais pu fuir, car Victor m'avait enfermée. Je tremblai de tous mes membres lorsque Victor ouvrit la porte. Il était accompagné d'une femme de nationalité allemande, Vera G..., une femme de trente ans, qu'il me présenta en disant simplement :

« — Voilà ma femme !... Prépare-toi. Nous partons tous ensemble... »

« Fut-ce par crainte des coups, ou d'un sort plus terrible ? Je les suivis. Nous primes le train à Rosario et vingt-quatre heures plus tard, nous arrivâmes à Mendoza.

## L'esclave blanche

« Et je fus enrôlée sous la bannière du Moulin-Rouge. Victor, ne faisant d'ailleurs plus mystère du rôle qu'il voulait jouer vis-à-vis de moi.

« — Tu es ici pour obéir, disait-il. Attention à toi si tu bronches. Moi, je ne fais pas de sentiment... »

« Les maisons de plaisir, en France, sont des palaces, lorsqu'on les compare aux mauvais lieux de l'Argentine... Mme Henriette, une grosse commère, la tenancière du bouge où j'étais plongée m'indiqua ma place à l'estaminet... Elle m'indiqua ma chambre, une casa, sans luxe, placée tout à côté de la chambre où allait loger Vera, l'autre femme de Victor, celle qui devait me surveiller... »

« — Et maintenant, au travail, dit Mme Henriette. »  
 « Elle m'incorpora dans un bataillon de quinze prostituées, toutes françaises.

« Quelques-unes de ces femmes avaient été, comme moi, dupées par des promesses menteuses. Elles s'étaient résignées à leur sort. »

« — Tu verras, tu t'habitueras, ma petite ! me disaient-elles. »

« Des Argentins de la basse classe, des Indiens, des émigrés de tous les pays composaient la clientèle. C'étaient presque tous des hommes de mauvaise éducation, de mœurs basses. Non seulement, il était nécessaire de leur plaire, mais encore il fallait s'enivrer avec eux. Je me refusai malgré les menaces à céder à toutes leurs exigences. On me donna le surnom de "crâneuse", et plus d'une fois, on me battit.

« S'il m'avait été possible de m'approcher de la porte, sans doute me serai-je enfuie. Vera suivait tous mes mouvements, et veillait sur moi avec zèle.

Ma mauvaise volonté fut si grande, qu'au bout de deux mois, Mme Henriette manifesta l'intention de me chasser. Elle s'y résolut enfin et Victor revint prendre livraison de son "collis".

« — Crâneuse, me dit Victor, tu seras punie !... »

« Je vous laisse à penser les coups dont il me couvrit pour se venger de sa déconvenue. Mais le châtiement qu'il voulait m'infliger ne devait pas se borner aux peines corporelles. Il décida que j'avais mérité le bague : les maisons de prostitution de dernier ordre, où fréquente la lie de la population.

« Et c'est ainsi qu'une nuit, alors que lasse de danser et de boire, je m'appretais à dormir, que Victor, m'obligeant à me vêtir en hâte, me fit quitter le Moulin Rouge, pour le Pois Vert, le bouge de Mendoza, d'où je me suis évadée.

## L'évasion

« Au Pois Vert, nous étions vingt-deux condamnées, je vous l'ai dit, dix-sept franchuchas et cinq créoles, le patron, Baptistin était un homme brutal



Marcel Lazare qui « expédia » Juliette Heitz à Buenos-Ayres.

et sévère, sa femme, "Gigolette", comme nous l'avions surnommée, une ancienne fille, était âpre au gain et pour économiser, elle nous aurait volontiers privées de nourriture.

« Baptistin, dès mon arrivée, me fit connaître le prix de ma pension, cent-onze pesetas par semaine.

« — Et ici, conclut-il menaçant, il faudra faire comme tout le monde. »

« Comme tout le monde ! Comme toutes les autres femmes... Il passait dans notre bouge de huit à neuf cents hommes par jour... Huit à neuf cents : quarante pour chacune, à trois pesetas l'un... C'était un horrible martyre, car aucune préférence n'était possible, et la malheureuse qui se serait risquée à refuser les caresses d'un passant, se serait vue rouer de coups jusqu'à ce qu'elle cédât... »

« Victor n'avait pas obtenu ma résignation par la force. Il s'ingénia à la gagner par la douceur. A partir du jour où je fus dans la maison de Mendoza, il vint me voir chaque semaine, me comblant de caresses... Il venait aussi pour encaisser ses revenus, car je ne recevais pas un centime de salaire et mes pourboires étant intégralement retenus par l'établissement, Victor se chargeait de payer ma pension... Mais une femme est toujours une femme, et je lui aurais volontiers pardonné sa vilénie s'il avait voulu me laisser sortir de cet enfer... Nous avions.

quand il sortait de mon lit, d'affreuses disputes, Je lui reprochais de m'avoir traitée comme une bête sans âme. Je lui laissai craindre ma vengeance. Alors, il me frappait à coups de pieds dans le ventre, comme une brute !... »

« Mes protestations lui donnèrent cependant à penser que je ne serai de longtemps disposée à m'abandonner à sa loi, aussi, peu de temps après mon incarcération au Pois Vert, donna-t-il l'ordre à sa maîtresse, l'Allemande Vera, de me rejoindre pour surveiller ma conduite. Il la commandait brutalement aussi et en avait raison par des coups. Pour détourner le châtiement auquel elle se savait destinée, elle l'excitait contre moi, m'accusant de noirs complots. J'avais d'ailleurs reçu de Victor l'ordre de lui obéir, sans murmurer, sous peine d'être punie de mes fautes... »

« Les mois passèrent et sans doute aurai-je laissé ma raison sombrer dans l'alcool, si l'espoir n'était entré un jour, dans mon ergastule, sous la forme d'un émigrant, débarqué depuis peu.

« C'était un jeune Allemand parti de Hambourg pour l'aventure, un jeune homme, presque un adolescent, aux manières douces... J'eus confiance en lui... Il était différent des autres... Je lui racontai ma vie, par bribes, tout d'abord, puis je m'ouvris complètement à lui de mon malheur... Il eut de la peine à croire que je m'étais laissée placer contre mon gré dans un établissement aussi infâme que la maison de Baptistin et de Gigolette... L'attitude de Victor à mon égard, la méchanceté de Vera l'ôtèrent de ses doutes.

« A partir du jour où il comprit que je lui disais la vérité, il me poussa à l'évasion... Notre conspiration se faisait à l'écart, craintivement, car si elle avait été découverte, je connaissais le sort qui m'eût attendu... »

« — N'importe, je ferai l'impossible ! disait-il.

« Je le mis en garde contre les dangers qu'il courait, car Victor prenait ombrage de ses visites, renseigné d'ailleurs par Vera, mon espionne... »

« Je dus jouer, à cette époque — de janvier à mars — un jeu tragique. Je voulais conserver mes relations avec celui qui s'offrait à me sauver. Je devais ménager Victor, qui m'avait fixé sur ses intentions.

« — Si tu pars avec l'Allemand, m'avait-il dit, je vous tuerais tous deux.

« L'évasion, que je souhaitais de toutes mes for-

ces, réussit enfin en mars dernier... M. Willy vint me voir dans la soirée du trois, et tandis que je veillais, pour mon odieux ouvrage, il me confia dans le plus grand secret qu'il m'enlèverait dans la nuit à trois heures du matin... »

« La maison était fermée. Mes geôliers et mes compagnes dormaient. Nous sortîmes par la cour, nous risquant à une escalade. Willy avait pris soin de faire stopper une automobile à proximité du bouge. Nous y montâmes et je connus la joie de la liberté.

« Mes aventures ne devaient pas se terminer aussi rapidement que je l'avais espéré, car Victor ne cessa de nous poursuivre, mon sauveur et moi, si bien que pour échapper à ses menaces, M. Willy dut abandonner la place de chef de rayon qu'il occupait dans un grand magasin de Mendoza. Pour me mettre à l'abri, il se résigna à me faire entrer à l'hôpital. C'est de là que je suis venue vous voir, prenant bien garde à ne pas me trouver sur le passage des hommes du Pois Vert... »

M. le Consul de France à Buenos-Ayres ayant entendu cette confession, consola Juliette Heitz et retint aussitôt, téléphoniquement un passage pour elle à bord du paquebot *Le Formos*.

## La Franchucha vengée

Juliette Heitz quittait Buenos-Ayres. Mais elle emportait sa vengeance.

Que dis-je ? Sa vengeance l'avait devancée. Elle tenait toute dans un radio qui arriva à La Pallice, avant le retour du *Formos*.

Ce radio disait :

« Interrogez passagère Juliette Heitz à l'arrivée. »  
 Et, à La Pallice, comme à Buenos-Ayres, Juliette Heitz, l'esclave blanche libérée, forte, mettant à nu sa vie perdue, souillée, dénonçait les filibustiers.

En abandonnant le Milieu, Juliette avait, disions-nous, changé de barricade... Allait-elle donc être laissée en butte aux vendettas de la Filibuste. Guerre pour guerre : les forces régulières de police sont entrées en lutte avec les *Knickapper* de ce temps... »

C'est ainsi qu'on pût voir l'autre jour quatre hommes de faction devant un hôtel de la rue Vintimille. Il y avait là la terreur des hommes du Milieu, M. Bayard, et ses compagnons de l'aventure, Clavel, Reymann, Malo, de ceux qui risquent leur vie pour cinquante francs par jour... »

Ils se concertèrent un moment, puis ils pénétrèrent dans l'hôtel.



Le "Bijou de Clichy" où Lazare avait vendu l'apéritif...

Dans sa main, M. Bayard tenait une photographie... Cette photographie, Juliette Heitz l'avait reconnue parmi dix autres. Y posant son doigt, elle avait authentifié son marchand : Lazare.

« — C'est lui !... »

Un domestique s'effaça, prudent, puis sur un ordre, guida les chasseurs de filibustiers.

Lazare dormait. Avant qu'il eût ouvert les yeux, deux hommes lui maîtrisaient les bras.

« — Quoi ? dit-il.

« — C'est vous, Lazare, Marcel, interrogea Malo ? Suivez-nous ! »

On connaissait son passé : des vols, un trafic de cocaïne, une escroquerie de titres, pour 72.000 francs qui l'avait conduit à Melun pour treize mois... On l'entretint du présent... Il ricana :

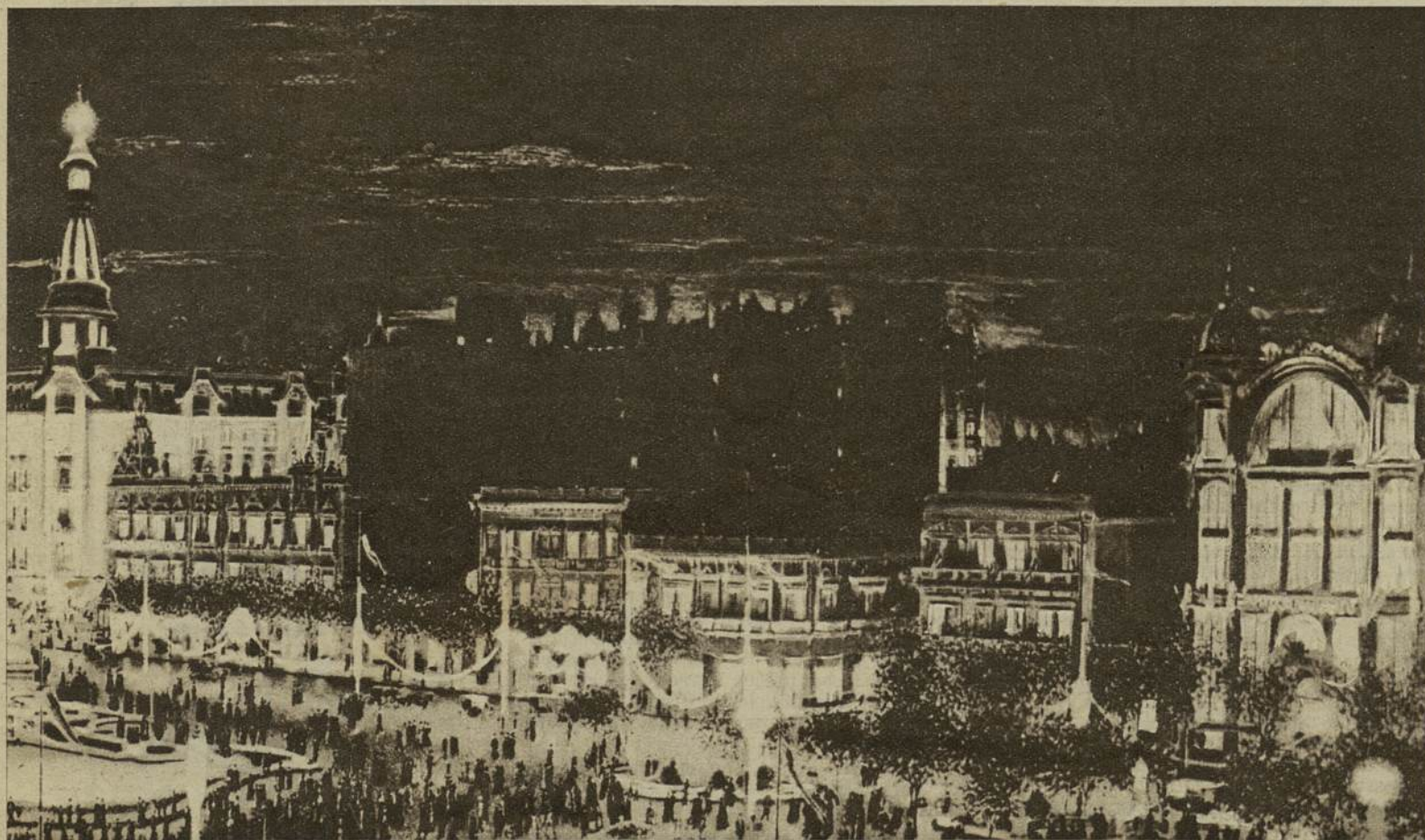
« — A cause de Juliette ? Une morne... Des histoires, tout ça... Je ne lui ai jamais dit, que j'étais riche, que j'avais une auto... Sans doute, j'ai pensé à lui procurer une place dans un dancing. N'a-t-on pas le droit de rendre service ? Allez-vous me reprocher aussi de lui avoir acheté une paire de bas ? »

Mais Juliette a gagné sa vengeance... Le beau Lazare qui enchaînait les femmes a fini la soirée enchaîné à son tour. Il n'a pas désarmé.

« — Je n'ai pas de chance, dit-il... Et moi qui espérais pouvoir passer la soirée au théâtre, au *Martyre de la Traite des Blanches* ! »

Rira bien qui rira le dernier. L'élégant Lazare va connaître lui aussi, le châtiement. Un vêtement de bure remplacera son correct *Knickbokers*. L'ancien patron du "Bijou de Clichy", celui qui savait si bien faire rire les femmes, va faire la roue, autour d'un gardien, courbé parmi vingt autres prisonniers.

Une femme s'est révoltée !... Un gars de la Filibuste a touché terre !... En resterait-il beaucoup dans nos villes, des modernes *Knickappers*, si toutes les Franchuchas des bouges, lasses d'un trop long martyre, décidaient aussi de se venger ?...



A Buenos-Ayres, la nuit, c'est une fête perpétuelle. Mais pas pour les recluses comme l'était la "Franchucha".

(Photos Détective)

M. LECOQ.



# La vie de Pierre-Louis Fort

## gendarme, homme de confiance et assassin



Pierre-Louis Fort.

ÉTAIT un gaillard que Pierre-Louis Fort, de Saint-Pons (Hérault) : en toute occasion, il savait sortir d'embarras et sans pâlir ; et dans les armées de Napoléon il avait laissé un souvenir fameux.

Entré au service en 1807 dans le 27<sup>e</sup> régiment de chasseurs, il était rapidement devenu maréchal-des-logis ; mais soudain, en 1809, il avait disparu, emportant par mégarde avec lui diverses sommes destinées à la confection d'effets militaires. L'amnistie accordée par Napoléon au moment de son mariage avec Marie-Louise avait effacé cette peccadille ; et, en 1812, Fort reparait avec les galons d'autrefois non dans un régiment de gendarmerie : pour un homme de sa sorte, c'était une arme tout indiquée. Le voilà donc gendarme en Espagne et secrétaire du commandant de la place de Briviesca : situation délicate, car entre Français envahisseurs et Espagnols envahis les rapports sont tendus ; les premiers n'osent guère s'aventurer seuls hors des villes ou des postes fortifiés, et les seconds ne manquent pas de razzier et de massacrer les colonnes qui ne se gardent pas avec assez de prudence. Fort, au contraire, sait entretenir les meilleures relations avec ses hôtes et, en 1813, il se décide à quitter son escadron pour passer aux "brigands espagnols" avec armes et bagages, c'est-à-dire avec l'argent de ses camarades et, en outre, la montre de son colonel.

Il se retire à Burgos, y obtient un emploi dans les bureaux de l'intendance espagnole, place son petit avoir si laborieusement acquis dans un commerce de liqueurs et de vins, et enfin se marie avec une demoiselle Munilla qui, selon les uns, ne lui apporta en dot que sa beauté, et, selon d'autres, un nombre respectable de pesetas.

La chute de Napoléon approchait, mais Fort n'était point atteint et traversait l'orage sans souffrir. Bien plus, son séjour à Burgos, en 1815, allait assurer sa fortune.

En mars, quand Napoléon débarqua inopinément aux Tuileries, la famille du roi Louis XVIII fut fort empêchée ; le roi et une partie de sa suite se réfugièrent à Gand ; une autre partie en Espagne ; et c'est ainsi qu'on vit un jour arriver à Burgos son Altesse Royale le duc de Bourbon, père du duc d'Enghien, qui onze ans auparavant, avait été exécuté dans les fossés de Vincennes. Son Altesse Royale était fort démunie, ainsi que sa maison ; mais elle trouva en Fort un auxiliaire précieux : celui-ci avait bonne réputation à Burgos, où à son commerce de vins il avait ajouté une petite agence d'affaires ; il se dépensa si bien pour le service des exilés que le duc se décida à l'attacher à sa personne avec 1.200 francs d'appointements. Qu'un prince français prit à sa solde un ancien déserteur, cela pourrait paraître étrange ; mais d'abord le duc ignora peut-être cet épisode de la vie de Fort ; ensuite avoir abandonné le drapeau de l'usurpateur n'était point une tare aux yeux d'un Bourbon.

### Le loup dans la bergerie

Après Waterloo, Fort rentre en France et vient habiter les dépendances de la trésorerie au Palais-Bourbon où loge son maître ; il est obligeant, débrouillard, dévoué et ses attributions augmentent avec ses appointements ; en 1824, il est contrôleur des dépenses et touche 8.000 francs. Chacun s'accorde à reconnaître ses qualités, et tout le premier son chef direct, M. Le Moine de Gatigny, intendant général du duc, un homme débonnaire de 60 ans passés ; Fort mérite cette confiance par son exactitude, les ressources de son esprit et aussi par l'excellence de ses manières ; il est maintenant l'intime de M. de Gatigny qui le reçoit chez lui et laisse à peu près la

caisse à sa disposition. Bien plus, le duc de Bourbon le charge de missions délicates en Angleterre auprès de sa maîtresse, la célèbre baronne de Feuchères.

Il y avait de quoi tourner la tête à l'ancien gendarme, marchand de liqueurs et agent d'affaires, qui voyait défiler devant lui des sommes considérables ; car le budget du duc était un des beaux budgets de la famille royale. Fort, peu à peu, se mit à jouer à la Bourse, et puis il avait la passion des femmes et de la bâtisse ; et ce qui devait arriver arriva. Quelques grattages, un article de dépense ajouté négligemment dans une colonne, des additions truquées de façon que la balance des comptes parût exactement établie, et le tour était joué.

Ces années de paix dorée durèrent jusqu'en 1824, date à laquelle l'intendant Gatigny eut la singulière idée de faire procéder à une révision générale de la comptabilité ; ce projet déplut à Fort qui le jugea intempestif et déclara que "dans peu il y aurait du nouveau". Le travail de révision devait être terminé vers la fin de l'année.

Le 4 novembre 1824

Ce jour-là, dès le matin, Fort subtilisa la clef de la cuisine qui permettait de passer de son appartement dans celui de M. de Gatigny ; puis il s'en fut faire un tour à Colombes où se trouvait sa femme et revint au Palais-Bourbon vers neuf heures du soir.

Il s'enferme dans son bureau, charge avec soin ses deux pistolets, prépare son épée — une épée de cérémonie, dite épée de deuil, — son rasoir ; puis, comme il n'est que onze heures, il se couche tout habillé sur son lit. A minuit, il se lève, chausse ses pantoufles, couvre sa tête d'un bonnet de soie noire qu'il enfonce jusqu'aux yeux, passe sa chemise par-dessus ses vêtements, met des gants, se couvre d'un carrick ; et ses pistolets, son rasoir dans ses poches, l'épée nue à la main, il monte le petit escalier intérieur qui conduit à l'appartement de M. de Gatigny.

Sur le palier se trouve la chambre de Véry, le domestique de l'intendant. Fort ouvre la porte, se précipite vers le lit et, tirant son rasoir, en frappe Véry à la gorge près de l'artère carotide ; mais le domestique porte des boucles d'oreille ; le coup

habits, un cheval. Au matin, il est à Versailles, écrit à sa femme une lettre désespérée : "Ma chère et malheureuse Jeanne... ton mari était sans doute devenu fou ; le diable me tenta ; car je ne puis pas m'expliquer encore quels étaient mes vrais projets", et finit en annonçant qu'il va se suicider. Puis il adresse au duc lui-même une lettre de repentir, en lui demandant son indulgence pour sa femme qui n'est point complice ; mais sa conscience n'est pas encore en repos : Versailles se trouve près de la Trappe, il va expier se faire trappiste !... En effet, il part pour Guyancourt, entre dans l'église au moment où le curé explique le catéchisme et sollicite humblement le privilège de se confesser ; il édifie le prêtre par ses sentiments de piété, sert la messe avec aisance et sans le moindre embarras : un bon chrétien en vérité.

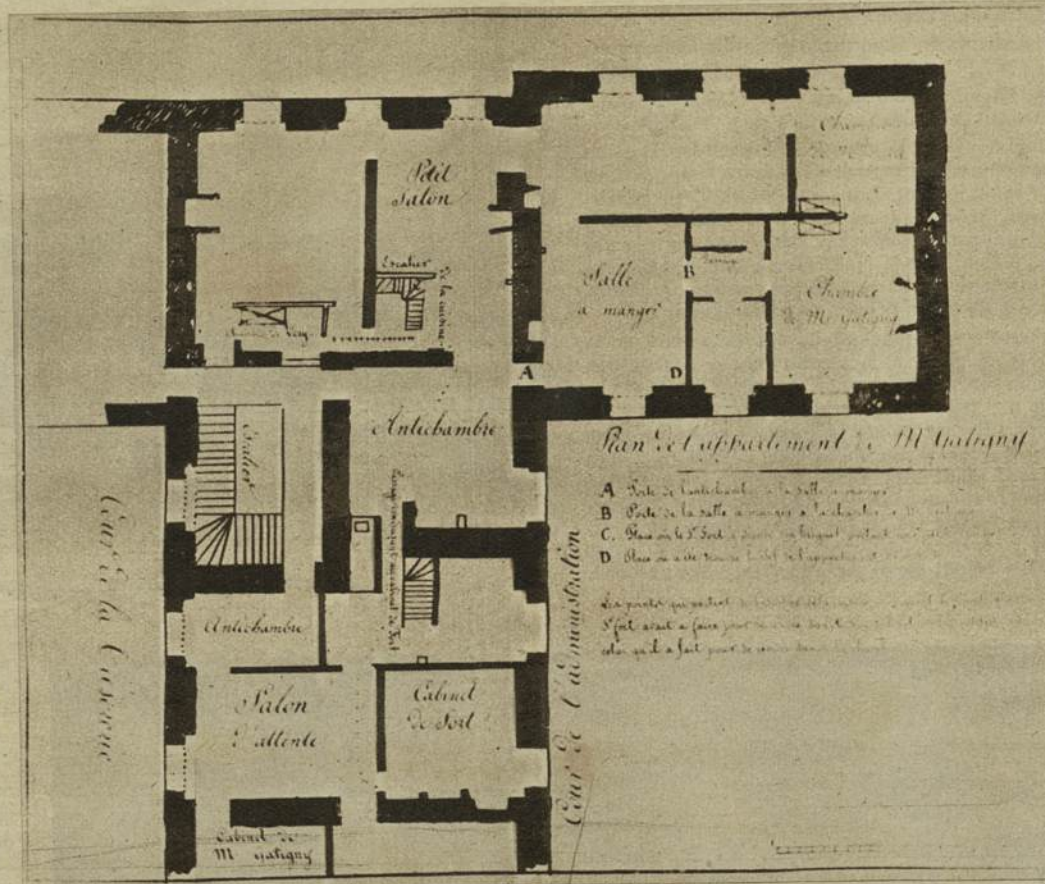
Qui sait ? Fort aurait pu rentrer dans l'ombre, s'enfermer dans un couvent et méditer le reste de sa vie sur ses erreurs passées... mais il avait envoyé à sa femme une seconde lettre qui fut interceptée ; et du coup l'épilogue de son existence se trouva transformé.

Quand les gendarmes arrivèrent à Guyancourt, il les accueillit paisiblement, un livre de piété à la main : "Je vous attendais", leur dit-il ; puis apprenant que les blessures de Véry n'étaient pas mortelles : "Ah ! de quel poids vous soulagez mon cœur !" Une fois emprisonné, il remercia en homme bien élevé, le curé de Guyancourt de ses bontés : "Grave est conscientiae pondus", lourde est le poids de la conscience, disait-il avec onction.

### La rançon

Devant le jury, Fort imagina un système de défense inattendu : il avait mal exercé ses fonctions de contrôleur, n'était qu'un "contrôleur de paille" ; mais il n'osait dénoncer M. de Gatigny qui dilapidait les deniers du Prince et était "le Robespierre du Palais-Bourbon" ; il avait cependant décidé de dévoiler au duc les exactions dont il était victime et de se suicider après. C'est pourquoi il avait essayé de pénétrer la nuit chez M. de Gatigny pour se saisir de la caisse... et se justifier ainsi.

L'avocat, Maître Berville, eut quelque mérite à soutenir cette fable qui fit d'ailleurs peu d'impression sur les jurés ; et tout l'intérêt du procès se porta sur le dévoué



Le plan de l'appartement de M. de Gatigny.

dévie, entame le drap, les couvertures... Dans l'ombre, à l'aveuglette, Fort frappe comme un forcené ; mais l'autre se débat, crie au secours, et, quand son agresseur tente de se servir de son épée, il la brise entre ses doigts. Décidément Fort a affaire à un solide gars : la lutte continue dans le couloir, l'antichambre, la salle à manger... Véry, les mains plaquées sur la porte qui conduit chez son maître, tient toujours tête : "Rendez-vous, Monsieur, criez-t-il, c'est à vous qu'on en veut ! Appelez les gardes !"

On entend du bruit dans le Palais. Le coup est manqué, pense Fort qui retourne sur ses pas... Dans le couloir, il se heurte à un domestique dans les mains duquel il laisse son carrick, puis à l'architecte du Palais qu'il écarte du tronçon de son épée... C'en est fait, il est reconnu ; alors, affolé, il dégringole jusque dans la cave, se débarasse de ses armes, de sa chemise ensanglantée ; et, sans chapeau, sans bas, saute par-dessus le mur du jardin et s'enfuit vers les quais.

Il pleut à torrents. Fort arrive à Passy chez une Dame Lemort à laquelle il raconte une histoire quelconque — sans doute une histoire galante, — et qui lui fournit des

Véry qui, à l'interrogatoire du président, répondit avec dignité : "J'étais domestique quand Fort m'a frappé ; maintenant je suis libre et pensionné de S. A. R. Monseigneur le Prince de Bourbon." M. de Gatigny, lui, fit petite figure : il affirmait que Fort avait soustrait 180.000 francs, et avait bien probablement raison ; mais on ne pouvait s'empêcher de penser que, s'il avait été un intendant plus exact, de pareilles soustractions eussent été impossibles. De fait, les finances de S. A. R. étaient bien médiocrement gérées !

Le jury déclara Fort coupable, non de vol, mais de tentative d'assassinat et le condamna aux travaux forcés à perpétuité. L'ancien gendarme fit bonne contenance, et lors de la lecture de l'arrêt, il porta son poing serré à sa bouche en disant : "J'aime mieux être condamné innocent qu'absous coupable."

Pour le duc de Bourbon, on sait que sa fin fut autrement tragique que celle de son contrôleur des finances : on le trouva un matin de 1830 pendu à l'espagnolette de sa fenêtre.

J. LUCAS-DUBRETON.

## LISTE DES GAGNANTS DU CONCOURS N° 13 (1)

57 réponses justes nous sont parvenues

- 1<sup>er</sup> Prix (50 points) : Jacques MILLOT, 2, impasse des Cheval-Légers, VERSAILLES, 1.000 francs.
- 2<sup>e</sup> Prix (45 points) : Pierre VERKAMMEN, 105, rue Kléber, CROIX (Nord), 500 fr.
- 3<sup>e</sup> Prix (40 points) : A. ROSMAN, 3, boulevard de la Motte, Epernay (Marne), 250 francs.
- 4<sup>e</sup> Prix (35 points) : Mme Renée ROSMAN, 3, boulevard de la Motte, Epernay (Marne), 150 francs.
- 5<sup>e</sup> Prix (30 points) : Jean FAYN, 135, rue Breteuil, Marseille, 100 francs.
- 6<sup>e</sup> Prix (29 points) : Georges PHOLOPPE, 4, rue de Torcy, Paris (18<sup>e</sup>), 50 francs.
- 7<sup>e</sup> Prix (28 points) : J. HUYSMANS, 87, rue des Joyeuses-Entrées, Louvain (Belgique), 50 francs.
- 8<sup>e</sup> Prix (27 points) : Marius LAPLAINE, 43, rue Pasteur, Roanne (Loire), 50 fr.
- 9<sup>e</sup> Prix (26 points) : Edouard de CROZANT-BRIDIERS, Cazères-sur-Garonne (Haute-Garonne), 50 francs.
- 10<sup>e</sup> Prix (25 points) : Mme de CROZANT-BRIDIERS, 117, boulevard National, La Garennes-Colombes (Seine), 50 francs.
- 11<sup>e</sup> Prix (24 points) : Alexandre NEUMANN, 36, rue de la République, Le Teil (Ardèche), 50 francs.
- 12<sup>e</sup> Prix (23 points) : CADOT, Levignen (Oise), 50 francs.
- 13<sup>e</sup> Prix (22 points) : Mme Ad. LIVET, Compans, par Juilly (Seine-et-Marne), 50 fr.
- 14<sup>e</sup> Prix (21 points) : René THÉVENON, 9, rue Michel-le-Comte, Paris (3<sup>e</sup>), 50 fr.
- 15<sup>e</sup> Prix (20 points) : Mme MOREAU, Ecole de Garçons, Arles-Caphan (Bouches-du-Rhône), 50 francs.
- 16<sup>e</sup> Prix (19 points) : Henri REICHEN, 83, rue Vieille-du-Temple, Paris (3<sup>e</sup>), 50 fr.
- 17<sup>e</sup> Prix (18 points) : Albert GOUMOT, 13, rue de Mimont, Cannes (Alpes-Maritimes), 50 francs.
- 18<sup>e</sup> Prix (17 points) : Laurent MAGNIN, 10, rue d'Austerlitz, Lyon, 50 francs.
- 19<sup>e</sup> Prix (16 points) : J. CAZENAVE, 32, rue de la Prévoyance, Vincennes, 50 francs.
- 20<sup>e</sup> Prix (15 points) : Maurice FONTAINE, 27, avenue Félix-Faure, Paris (15<sup>e</sup>), 50 francs.
- 21<sup>e</sup> Prix (14 points) : Vincent KEDIDJIAN, Chemin des Postes, Gargan (Seine-et-Oise), 50 francs.
- 22<sup>e</sup> Prix (13 points) : André MICHAUD, Constructions Mécaniques du Midi, La Céprière, Toulouse (Haute-Garonne), 50 francs.
- 23<sup>e</sup> Prix (12 points) : Mme Roussel, 10, boulevard Matheron, Marseille, 50 francs.
- 24<sup>e</sup> Prix (11 points) : Mme Marguerite RIBO, 54, rue Canterelles, Béziers (Hérault), 50 francs.
- 25<sup>e</sup> Prix (10 points) : A. CLÉMENT, 4, quai G.-Boulet, Rouen (Seine-Inférieure), 50 francs.

Les 32 autres réponses justes, conformément au règlement du concours général, ont été comptées chacune pour 5 points.

(1) Bus, n° du 5 juin 1930.

Nous publierons dans un prochain numéro les résultats du CONCOURS GÉNÉRAL

1<sup>er</sup> PRIX :  
10.000 francs  
en espèces

GALTIER-BOISSIÈRE

LA VIE  
DE  
GARÇON

... l'amour à Paris

EDITIONS DE FRANCE : 15 fr.



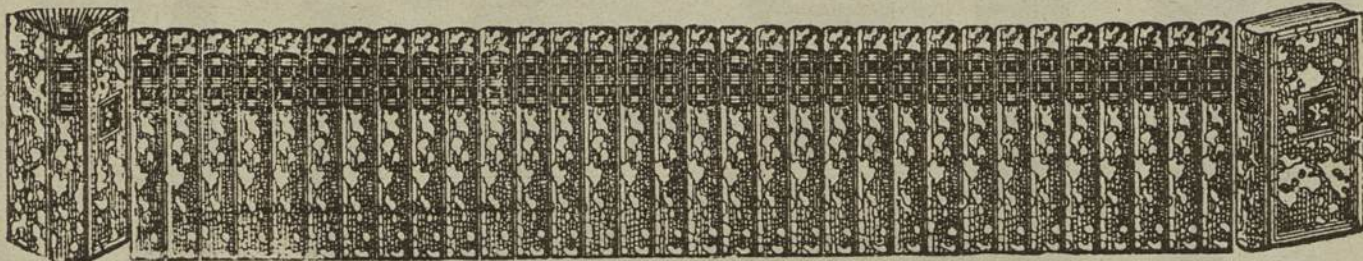
**SANS RIEN**  
payer d'avance

**UNE BIBLIOTHÈQUE COMPLÈTE**  
100 volumes coquettement reliés

**20 MOIS**  
DE CRÉDIT

Collection reliée « **A LA FLEUR** »

PAR suite d'un effort considérable, le volume relié à la Fleur est à un prix extraordinaire de bon marché. On pourra garder ainsi, sous une reliure de goût, pour ne citer que quelques titres : Les Désenchantés, de Pierre Loti; Thais, d'Anatole France; Carmen, de Mérimée; La Terre qui meurt, de René Bazin; La Mare au Diable, de George Sand; La Maison du Pêche, de Marcelle Tinayre; Haudequin de Lyon, de Colette Yver. On aura ainsi, sur les rayons de sa bibliothèque, les œuvres de ces Maîtres incomparables qui se nomment Anatole France et Pierre Loti, et les livres de Blasco Ibanez, de René Boylesve, de Gabrielle d'Annunzio, de la comtesse de Noailles de Jehan Boyer, de Haudelaire, Balzac, Dumas, Chateaubriand, Lamartine, Vigny,



Reproduction réduite de quelques volumes de cette collection

Reliure vert jade, décoration or et couleurs format 0,180x0,115

DES VOLUMES  
COQUETTEMENT RELIÉS PAS  
PLUS CHER QUE  
DES VOLUMES BROCHÉS  
100 volumes pour 1.600 francs

**80 FR.**  
par mois  
au comptant : 5 0/0 d'escompte

**FRANCO**  
de port et d'emballage  
pour les mille  
premiers souscripteurs

- ANATOLE FRANCE**
1. Le crime de Sylvestre Bonnard.
  2. Crainquebille.
  3. Les Dieux ont soif.
  4. L'Étui de nacre.
  5. L'Île des Pingouins.
  6. Le Livre de mon Ami.
  7. L'Orme du mail.
  8. Le Mannequin d'osier.
  9. L'Anneau d'améthyste.
  10. M. Bergeret à Paris.
  11. La Robitric de la Reine Pédaque.
  12. Le Petit Pierre.
  13. Pierre Nozière.
  14. La Révolte des Anges.
  15. Thais.
  16. La Vie en fleurs.
  17. Le Lys rouge.
  18. Le Jardin d'Épicure.
  19. Les Sept Femmes de la Barbe-Bleue.
  20. Histoire comique.
  21. Contes de Jacques Tournebroke.
- PROSPER MERIMÉE**
22. Carmen.
  23. Colomba.
- GUY CHANTEPELURE**
24. La passagère.
- CHATEAUBRIAND**
25. Atala.

- RENÉ BAZIN**
26. Le blé qui lève.
  27. Les Oberlé.
  28. Les nouveaux Oberlé.
  29. Une Tache d'encre.
  30. La Terre qui meurt.
- ALEXANDRE DUMAS PÈRE**
31. Les Trois Mousquetaires I.
  32. — II.
  33. 34. 35. Vingt ans après I. II. III.
  - 36 à 44. Le Vicomte de Bragelonne I. à VI.
- GABRIELLE D'ANNUNZIO**
42. L'Enfant de Volupté.
  43. L'Intrus.
  44. Le Triomphe de la Mort.
- BAUDELAIRE**
45. Histoires extraordinaires.
  46. Les Fleurs du Mal.
- XXX**
47. Amitié amoureuse.
- BLASCO IBANEZ**
48. Mare Nostrum.
  49. Les quatre cavaliers de l'Apocalypse.
  50. Dans l'Ombre de la Cathédrale.
- ALEXANDRE DUMAS FILS**
51. La Dame aux Camélias.

- RENÉ BOYLESVE**
52. Le parfum des îles Borromées.
  53. L'Enfant à la Balustrade.
- J. BOJER**
54. Le Caméléon.

- OCTAVE FEUILLET**
55. Le Roman d'un jeune homme pauvre.
- MAXIME GORKI**
56. Thomas Gondeieff.
  57. En gagnant mon pain.

- LAMARTINE**
58. Geneviève.
- MARCELLE TINAYRE**
59. La Maison du Pêche.
  60. La Rebelle.
- COMTESSE DE NOAILLES**
61. Le Cœur innombrable.

- RENAN**
62. Souvenirs d'enfance.
- HENRI MURGER**
63. Scènes de la Vie de Bohème.

- GEORGE SAND**
64. La Mare au Diable.
  65. Indiana.
  66. Elle et Lui.

- STENDHAL**
67. Le Rouge et le Noir I.
  68. — II.

- COLETTE YVER**
69. Les Dames du Palais.
  70. Haudequin de Lyon.

- H. DE BALZAC**
71. Les Paysans.
  72. Le Cousin Pons.
  73. Le Lys dans la Vallée.
  74. Eugénie Grandet.
  75. Le Médecin de Campagne.

76. La Maison du chat qui pelote.
77. La Femme de 30 ans.
78. Histoire des Treize.
79. La Maison Nucingen.

- PIERRE LOTI**
80. Aziyadé.
  81. Les Désenchantés.
  82. Le Désert.
  83. Un jeune officier pauvre.
  84. Madame Chrysanthème.
  85. Le Mariage de Loti.
  86. Matelot.
  87. Mon Frère Yves.
  88. La Mort de Philis.
  89. Pêcheurs d'Islande.
  90. Ramuntcho.
  91. Le Roman d'une Spahie.
  92. Au Maroc.
  93. L'Exilée.
  94. La Galilée.
  95. Reflets sur la sombre route.
  96. Un Pèlerin d'Angkor.

- ALFRED DE VIGNY**
97. 98. Cinq-Mars. I. II.
  99. Servitude et Grandeur militaires.
  100. Poésies.

On peut souscrire à 50 volumes au choix au prix de 800 francs payables 40 francs par mois;

**BULLETIN DE SOUSCRIPTION**  
à retourner signé  
à L'OFFICE TECHNIQUE DU LIVRE  
1, avenue de l'Observatoire, PARIS

Je soussigné déclare souscrire à \_\_\_\_\_ volumes reliés "à la Fleur" au prix de \_\_\_\_\_ francs que je m'engage à payer à raison de \_\_\_\_\_ francs par mois, plus 1 fr. 50 par traite pour frais de recouvrement. Livraison franco de port et d'emballage.

Nom \_\_\_\_\_ Le \_\_\_\_\_ 49 \_\_\_\_\_  
Prénoms \_\_\_\_\_ SIGNATURE : \_\_\_\_\_  
Domicile \_\_\_\_\_  
Profession \_\_\_\_\_  
Adresse de l'emploi \_\_\_\_\_

**LA COLLECTION COMPLÈTE EST LIVRABLE IMMÉDIATEMENT**

pour changer vos papiers peints :

**LA GRANDE MAISON DU PAPIER PEINT**

18 RUE DU VIEUX-COLOMBIER  
Téléph. Littré 52-42 & 36-51

dernières nouveautés modèles exclusifs bon marché absolu

87/8 PARIS (6<sup>e</sup>)

Un vieux remède?... Ouil  
Mais toujours le meilleur

**ASTHME** TOUTES OPPRESSIONS

EMPHYSEME - BRONCHITE CHRONIQUE  
Poudre et Cigarettes ESCOUFLAIRE

La Boîte d'essai gratuite : 50, Gr<sup>e</sup>-Rue, BAISIEUX (Nord)

**CECI INTERESSE**

TOUS LES JEUNES GENS ET JEUNES FILLES,  
TOUS LES PÈRES ET MÈRES DE FAMILLE.

L'ÉCOLE UNIVERSELLE, la plus importante du monde, vous adressera gratuitement, par retour du courrier, celles de ses brochures qui se rapportent aux études ou carrières qui vous intéressent.

L'enseignement par correspondance de l'École universelle permet de faire à peu de frais toutes ces études chez soi, sans dérangement et avec le maximum de chances de succès.

Broch. 6.401 : Classes primaires compl., certif. d'études, brevets, G.A.P., professorats.

Broch. 6.408 : Classes secondaires compl., baccalauréats, licences (lettres, sciences, droit).

Broch. 6.413 : Carrières administratives.

Broch. 6.425 : Toutes les grandes Ecoles.

Broch. 6.429 : Carrières d'ingénieur, sous-ingénieur, conducteur, dessinateur, contremaître dans les diverses spécialités : électricité, radiotélégraphie, mécanique, automobile, aviation, métallurgie, forge, mines, travaux publics, architecture, topographie, froid, chimie.

Broch. 6.438 : Carrières de l'Agriculture.

Broch. 6.444 : Carrières commerciales (administrateur, secrétaire, correspondancier, sténo-dactylo, contentieux, représentant, publiciste, ingénieur commercial, expert-comptable, comptable, teneur de livres); Carrières de la Banque, de la Bourse, des Assurances et de l'Industrie hôtelière.

Broch. 6.449 : Anglais, espagnol, italien, allemand, portugais, arabe, espéranto. — Tourisme.

Broch. 6.456 : Orthographe, rédaction, versification, calcul, écriture, calligraphie, dessin.

Broch. 6.463 : Marine marchande.

Broch. 6.467 : Solfège, piano, violon, accordéon, flûte, saxophone, harmonie, transposition, fugue, contrepoint, composition, orchestration, professe.

Broch. 6.474 : Arts du Dessin (dessin d'illustration, composition décorative, figurines de mode, anatomie artistique, peinture, pastel, fusain, gravure, décoration publicitaire, aquarelle, métiers d'art, professorats).

Broch. 6.476 : Métiers de la coupe, de la mode et de la couture (petite main, seconde main, première main, couturière, modéliste, modiste, vendeuse-retocheuse, représentante, coupeur, coupeuse).

Broch. 6.486 : Journalisme (rédaction, fabrication, administration); secrétariats.

Broch. 6.494 : Cinéma, scénario, décors, dessin de costume, photographie.

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 59, bd Exelmans, Paris (16<sup>e</sup>), votre nom, votre adresse et les numéros des brochures que vous désirez. Écrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

**6 FRANCS PAR PIÈCE** à Agents travailleurs et COPIES faciles, 2 séries. Toute l'année. — Etablissements D. T. SERTIS, Lyon.

**SPIRITE HINDOU**

Consultez le Spirite, Psychiâtre, Occultiste Hindou, renommé du monde entier, sur ce qui concerne votre avenir. Il vous conseillera, expliquera tous vos soucis.

14, rue de Tilsitt (Etoile), 10 à 13 et 16 à 20 h. Carnot 49-61.

**Quel sera votre avenir ?**

Ne désirez-vous pas l'avenir ? Pourquoi dans vos soucis, inquiétudes et affaires, ne puis-je vous adresser en toute confiance à Mme REGNIER, Astrologue, qui aide et dirige ceux qui la consultent. Env. date nais. et envel. affranchie à v. adresse ainsi que 3 fr. en timbre pr frais d'envoi et d'écriture, pour recevoir l'ESQUISSE GÉNÉRALE de votre vie. Ecr. Mme REGNIER, 23, r. de la Chine, PARIS, 20

**VOTRE DESTIN** sentimental et matériel par l'Astrologie, le Tarot ou les lignes de la main. Détermination de Périodes d'Événements. Etnded'Essai : 20 fr. M<sup>me</sup> DURATSE, 58, r. des Dames, Paris, tél. Marcadet 65-76.

**AVENIR** M<sup>me</sup> Benard, 18, boul. Edgard-Quinet, Paris, voit tout, assure réussite en tout. Fixe date événements 1930 mois par mois. Facilité mariage d'après prénoms. Voir ou écrire (envoi date de naissance et 20 francs).

**M<sup>me</sup> MADELYS** Cartomancienne Voyante 189, r. St-Honoré (1<sup>er</sup> au dessus de l'entresol) de 9 h. du Louvre. Cons. et reus. sur tout. Reçoit tous les jours, Dimanches et Fêtes de 9 h. à 19 h. Consultat. par corresp. 20 fr. Joindre timb. rép.

**M<sup>me</sup> de THELES** CÉLEBRE PAR SES PRÉDICTIONS. Voyante à l'état de veille. Tarot, Horos. De 3 à 7 h. et par corresp. 10 fr. date nais. Tous les jours (lundi excepté). 43, r. Brochant, Paris-17<sup>e</sup>.

Le Présent et l'Avenir n'ont pas de secret pour Thé VOYANTE r. Girard, 78, av. des Ternes, de la cour, 3<sup>e</sup> ét. Paris. Consultez-la, vos inquiétudes disparaîtront. De 2 à 7 h. et p. cor.

**M<sup>me</sup> SEVILLE** VOYANTE RÉUSSITE EN TOUT 101, rue St-Lazare, PARIS (9<sup>e</sup>). — Cartomancie, graphologie, médium, reçoit t. l. j., de 10 h. à 19 h., jeudis exceptés. — Par correspondance 15 fr.

**L. GEORGES** "L'AS DES DÉTECTIVES" Ex-inspecteur de la Sûreté (Diplôme) — 20, rue de Paradis — Provence 86-03

Enquêtes - Recherches - Preuves pour divorce Missions délicates - Prix modérés

**MONDIALE POLICE** ex-inspecteurs police judiciaire et de sûreté. Renseignements. Enquêtes. Surveillances. Filatures, etc. Tous pays. Divorces. Procès. Prix modérés. 17, rue de Maubeuge. Tél. Trud. 30-69. de 9 à 19 h. et Dim. 9 à 12 h.

**AVIS**

Le Détective ASHELBE reçoit tous les jours de 4 à 7 heures.

34, rue La Bruyère (1<sup>er</sup>) - Trinité 85-18

**PAPIERS PEINTS GLATIGNY**

VENTE DIRECTE AU PUBLIC depuis 0.75 le rouleau

**ALBUM NOUVEAUX 1930**

plus de 600 échantillons différents

ENVOI FRANCO SUR DEMANDE

**PEINTURES** préparées à l'huile de lin toutes nuances par 5 kg. : 4.95 le kg.

107, Rue Beaumont - Paris 3<sup>e</sup>  
Métro : Arts et Métiers - Tél. Archives 05-60

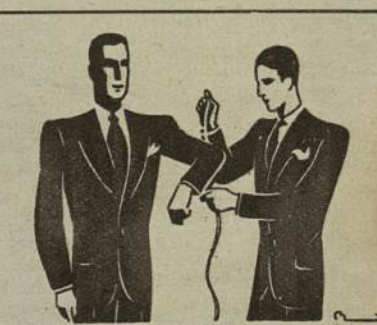
Concours 1<sup>er</sup> quinzaine Octobre. Carrière

**DE L'ÉTAT**

active, Toute la France. Nombreuses places. Aucun diplôme exigé. Instruction primaire suffit. Age 25 à 30 ans. Renseignements gratuits par l'École Spéciale d'Administration, 4, r. Férou, Paris-6<sup>e</sup>.

**SITUATION** lucrative, indépendante, sans aléa, tous pays. même chez soi pour personnes des 2 sexes aimant le commerce. Ecrite U. N. C. E. 53 bis, Chaussée d'Antin, Paris.

Firme allemande cherche représentants, démarcheurs, pour placer nouvelles installations parlantes pik up dans cafés, hôtels, restaurants, cinémas parlants. Forte commission. Notice 1 fr. en timbres. Vente à crédit. REMS 59, Rue de l'Acqueduc, PARIS.



**UN TAILLEUR DE PREMIER ORDRE OFFRE DE VOUS HABILLER SUR MESURE**

2 Essayages, coupe impeccable ET VOUS AVEZ 6 ou 12 MOIS POUR LE RÉGLER

**WILLIAMS**

4, Rue du PONCEAU (2<sup>e</sup>) (juste à la sortie du métro : REAUMUR)

— ouvert de 9<sup>h</sup> à 7<sup>h</sup>30 et Dimanche matin —



*Le plus fort tirage des illustrés du Monde*

3<sup>e</sup> Année - N° 87

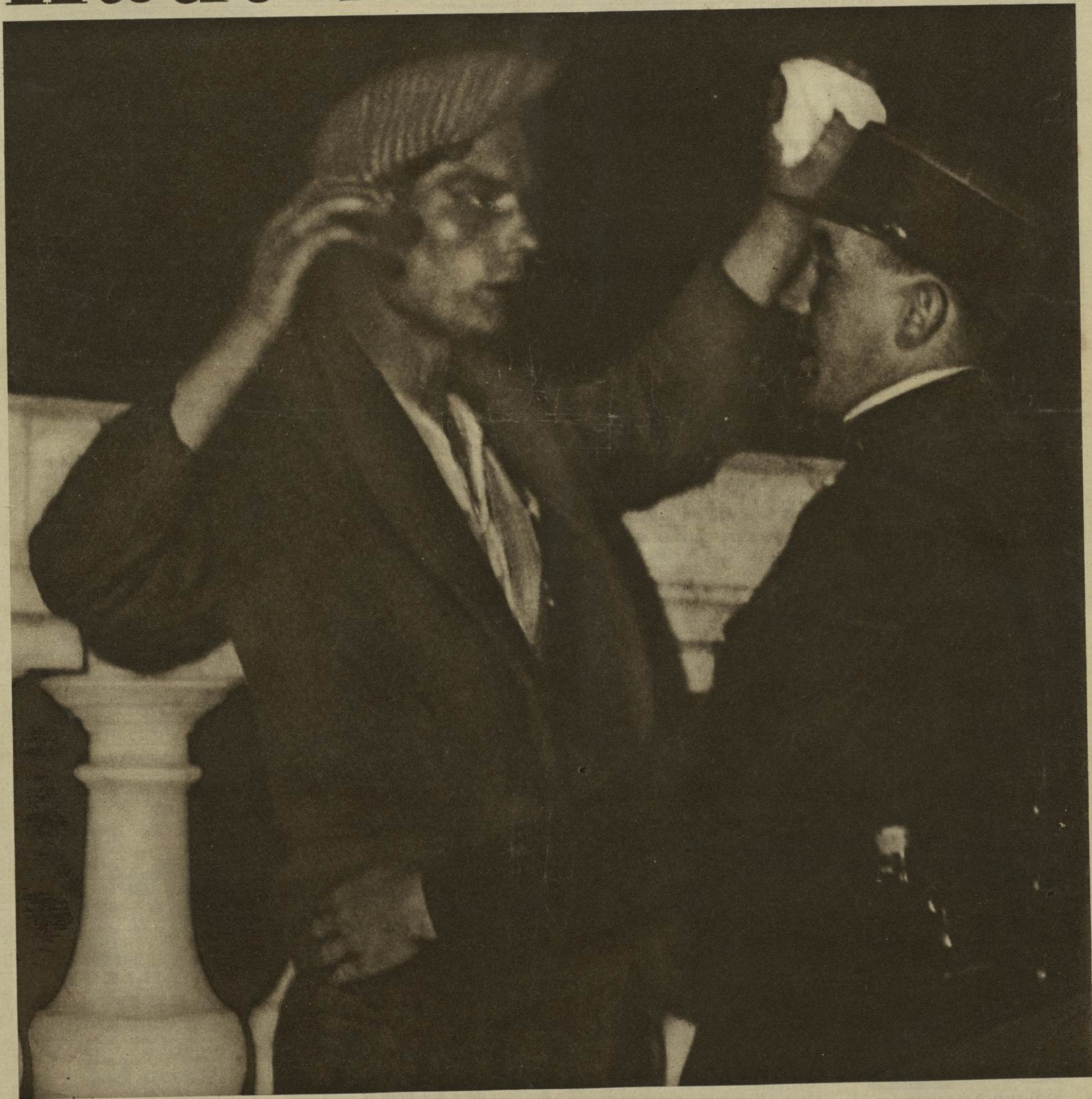
1 FR. 50 - TOUS LES JEUDIS - 16 PAGES

26 Juin 1930

# DÉTECTIVE

*Le grand hebdomadaire des faits-divers*

## Haut les mains!...



**Après une rixe, la police fait une rafle, interpelle les passants et vérifie leurs papiers. Image entre cent autres de ces nuits de Paris, où se succèdent tant d'incidents, tant de drames ignorés.**

(Lire, pages 8 et 9, le reportage de Paul Bringuier.)